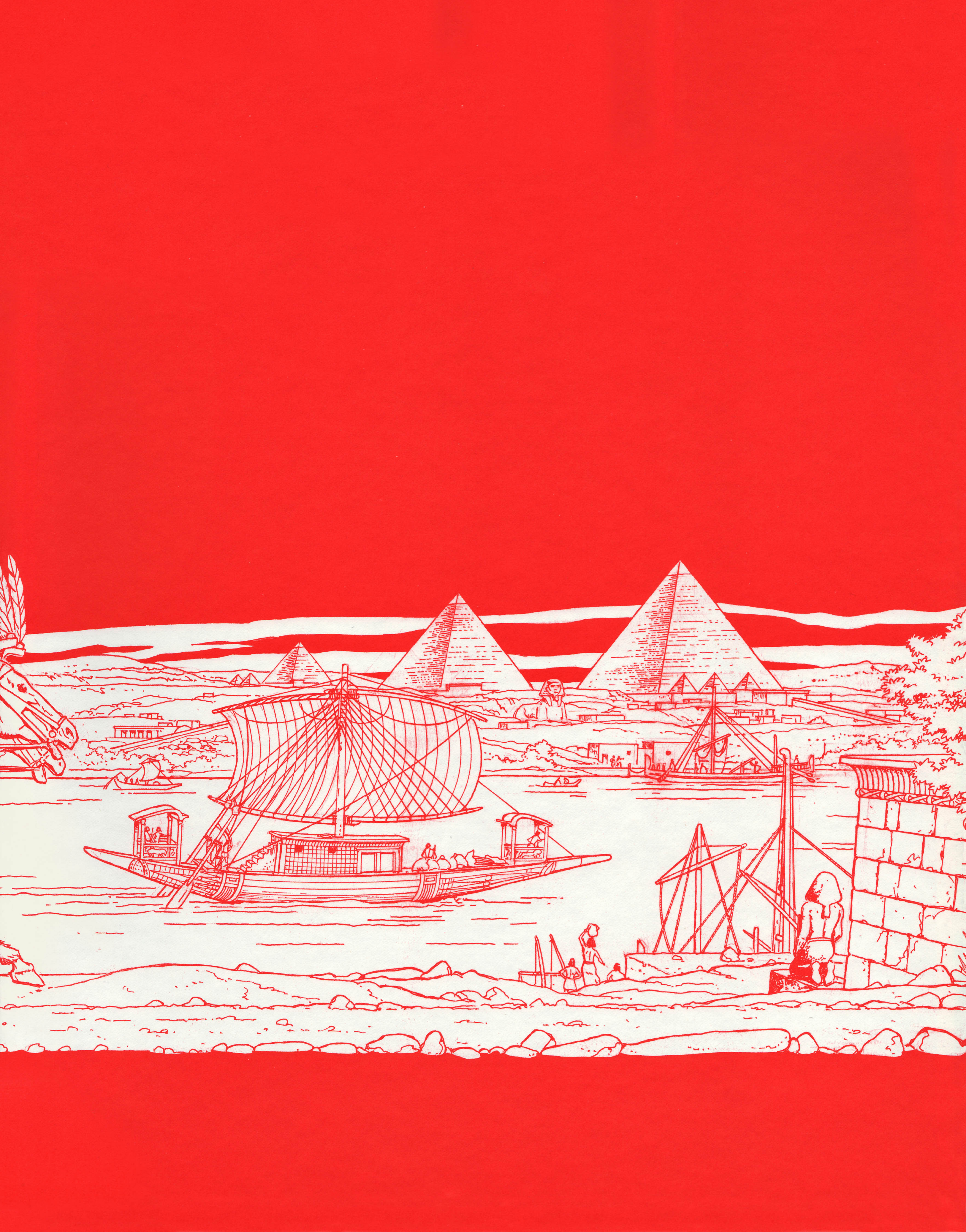




L'ODYSSÉE D'ALIX

ALBUM GEANT
casterman







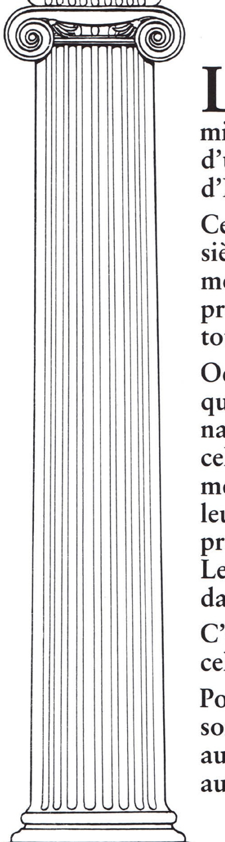
L'ODYSSÉE D'ALIX

avec la collaboration de Pierre Forni pour les textes





ISBN 2-203-34902-6



Les lettres inédites qui accompagnent ces scènes de la vie antique sont écrites par Alix Graccus au milieu du premier siècle avant Jésus-Christ, au cours d'une odyssée qui le conduit de la Gaule à la Perse et d'Égypte en Chine. Et ailleurs encore...

Ce voyage riche en épisodes mouvementés, comme ce siècle de violence et de confusion, offre un reflet du monde méditerranéen; une incursion en Orient prouve en outre que des civilisations peuvent s'ignorer tout en évoluant de manières parallèles.

Odyssée plus près de nous que celle d'Ulysse, évoquant peu les divinités de toutes sortes qui intervenaient constamment dans l'existence des humains, et celle des héros en particulier. Elles sont même cruellement absentes alors qu'Alix aurait souvent besoin de leur aide ou tout au moins des bonnes paroles qu'elles prodiguaient volontiers aux personnages aventureux. Les dieux et les déesses s'étaient définitivement retirés dans l'Olympe et ils se taisaient.

C'est toute la différence entre cet ancien voyage et celui-ci.

Pour le reste, les péripéties et les dangers encourus sont aussi intenses et les contrées traversées toujours aussi fascinantes et mystérieuses, même s'il n'y a pas au bout, en point de mire, l'île d'Ithaque...

D'Alix Graccus à Enak, à Rome

La compagnie de César m'ayant tenu éloigné de Rome trop longtemps, il m'a été impossible de te donner la moindre nouvelle depuis mon départ. Sache donc, mon cher Enak, que je vais bien et que je ne t'oublie pas. J'aurai mille choses merveilleuses et terribles à te raconter, car ce pays étrange et déroutant ne ressemble à nul autre.

Cent fois je me suis émerveillé en découvrant les ornements splendides de la nature gauloise: les chênes sacrés hauts comme des basiliques, les fleuves impétueux, les lacs insondables, les forêts immenses peuplées de cerfs majestueux et de puissants aurochs. C'est dans ces temples sans idole et sans toit que la Nation Gauloise a puisé son courage et sa force, que les prêtresses et les druides s'adressaient à leurs dieux et que les bardes composaient de grands poèmes épiques avant l'arrivée des Romains. C'est là aussi que les adolescents apprenaient à connaître les mystères de l'univers, les chants sacrés, l'astronomie et la morale, à honorer les dieux et ne rien faire de mal. S'il en fut ainsi, mes ancêtres gaulois n'auront pas à rougir de moi, en leur paradis, car, en dépit des circonstances mystérieuses qui m'ont conduit tout enfant loin de ma tribu, je crois m'être toujours conformé à ce noble idéal.

César, tu le sais, a mené ici sa plus rude campagne. À présent, la paix est revenue. Toute la Gaule travaille et le temps n'est plus où les bardes exaltaient le Courage des jeunes guerriers et leur remémoraient comment le grand roi Bituit, autrefois, fit trembler les armées de la République, sur son char d'argent, au milieu de la meute féroce de ses grands chiens de guerre.

Tout ceci m'incite à quitter la Gaule chevelue et à gagner les terres ensoleillées de la Narbonnaise. Galva m'y attend. Notre ami se remet là-bas de maladie et je tiens à m'assurer que sa santé est aussi bonne qu'il le prétend.

Le temps est donc venu de partir et je vais profiter du déplacement d'une légion pour gagner le sud des Alpes car traverser ces régions agrestes, seul, serait folie.

J'ai hâte de retrouver le ciel de Rome après toutes ces pérégrinations qui ne sont, hélas, point encore terminées.

J'espère trouver un bateau à Massilia (1), qui me conduise directement à Ostie. Cela me ferait gagner beaucoup de temps!

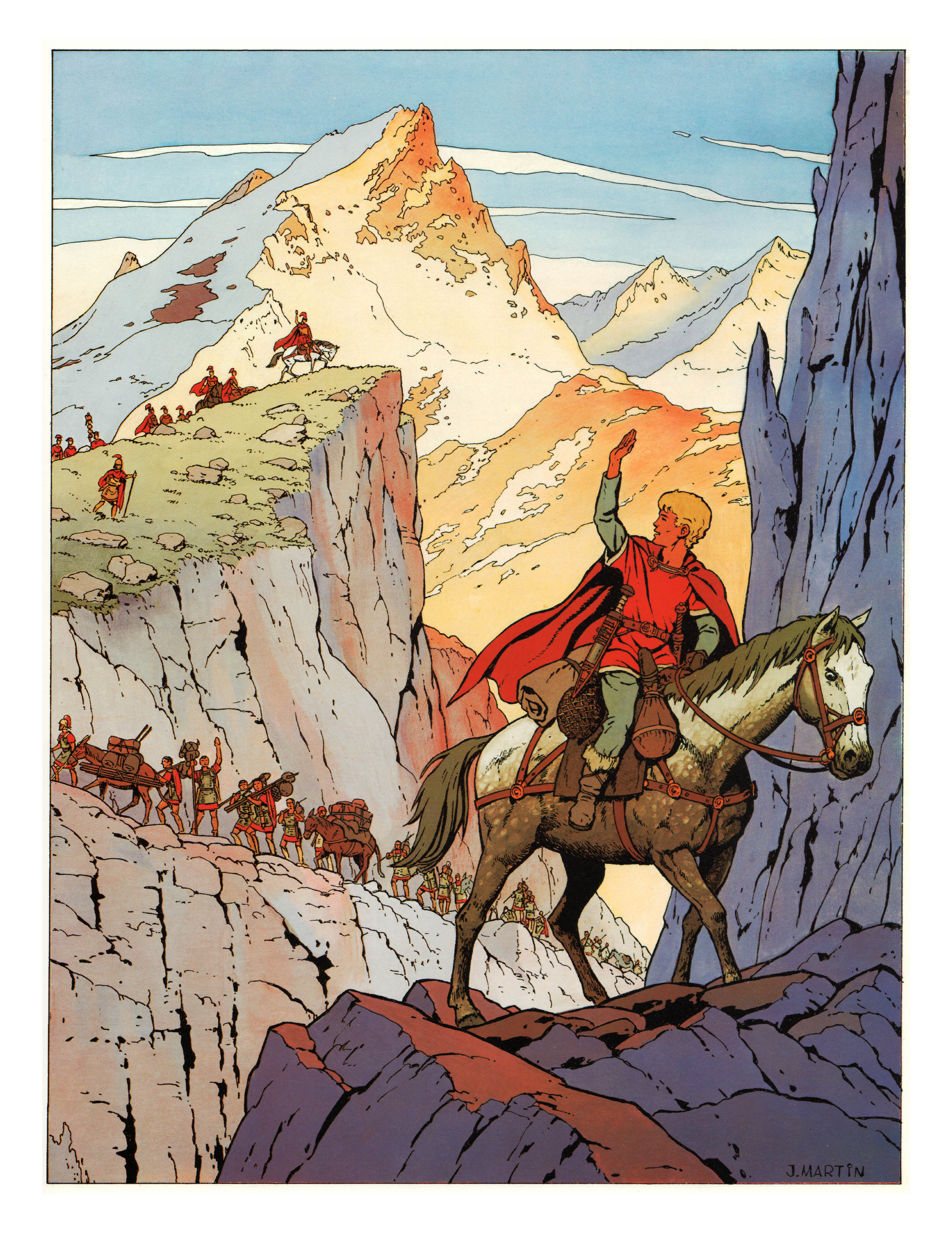
Je prie les Dieux pour qu'il en soit ainsi, et dans l'attente du plaisir de te revoir, ô cher Enak, je t'adresse toutes mes amitiés.

Alix.



(1) Marseille.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Caius César, en Gaule Cisalpine

Salut à toi, ô César. Ton fidèle Galva est définitivement tiré d'affaire et brûle d'impatience de te retrouver. Nous lui avons transmis ton salut et la couronne civique que tu as bien voulu lui décerner. Cette récompense insigne lui a redonné vigueur et entrain : il se lève à présent sans aucune aide et ne tient plus en place. Nous l'avons accompagné, hier, dans l'une des fermes de la colonie militaire qui jouxte la ville. C'est là que se sont installés les anciens de la Xe légion.

Tu imagines sans doute que ces nouveaux citoyens, touchés par la limite d'âge, apprécient la douceur et la tranquillité de leur condition. Mais si tu faisais à nouveau retentir tes trompes et tes tambours de guerre, on les verrait bientôt, à cinquante ans passés, répondre présent à ton appel et courir vers toi.

Tu n'as pourtant pas la réputation de ménager tes hommes, exigeant de tous, au contraire, une discipline sans faille. Il est en effet de notoriété publique que tu veilles toi-même à leur entraînement, que tu ne leur indiques jamais ni l'heure de la marche, ni celle du combat, les conduisant tout à coup où tu le veux, de préférence par temps de pluie ! Néanmoins, loin de te reprocher ton attitude et de nourrir à ton égard quelque ressentiment amer, tes vétérans parlent de César comme d'un père sévère et juste. Ce sont donc des hommes formés à la rude école du combat qui constituent aujourd'hui les forces vives d'Aquae Sextia. Pas étonnant que la cité et la province prospèrent. Un peu partout d'ailleurs, on voit s'élever de petites Rome et chacun est si sûr de ton invincibilité qu'on ne juge même plus utile de fortifier les villes.

Celle-ci est un véritable chantier où des centaines d'ouvriers, affairés comme des fourmis, font jaillir de terre, des temples, des thermes et des portiques. Je songe souvent, en regardant ces hommes, Latins de fraîche date, marchander mieux que des Italiens un joli verre syrien, une céramique de Massilia, que ce pays fougueux fournira peut-être, un jour, à la République, des maîtres, des poètes et des chefs illustres.

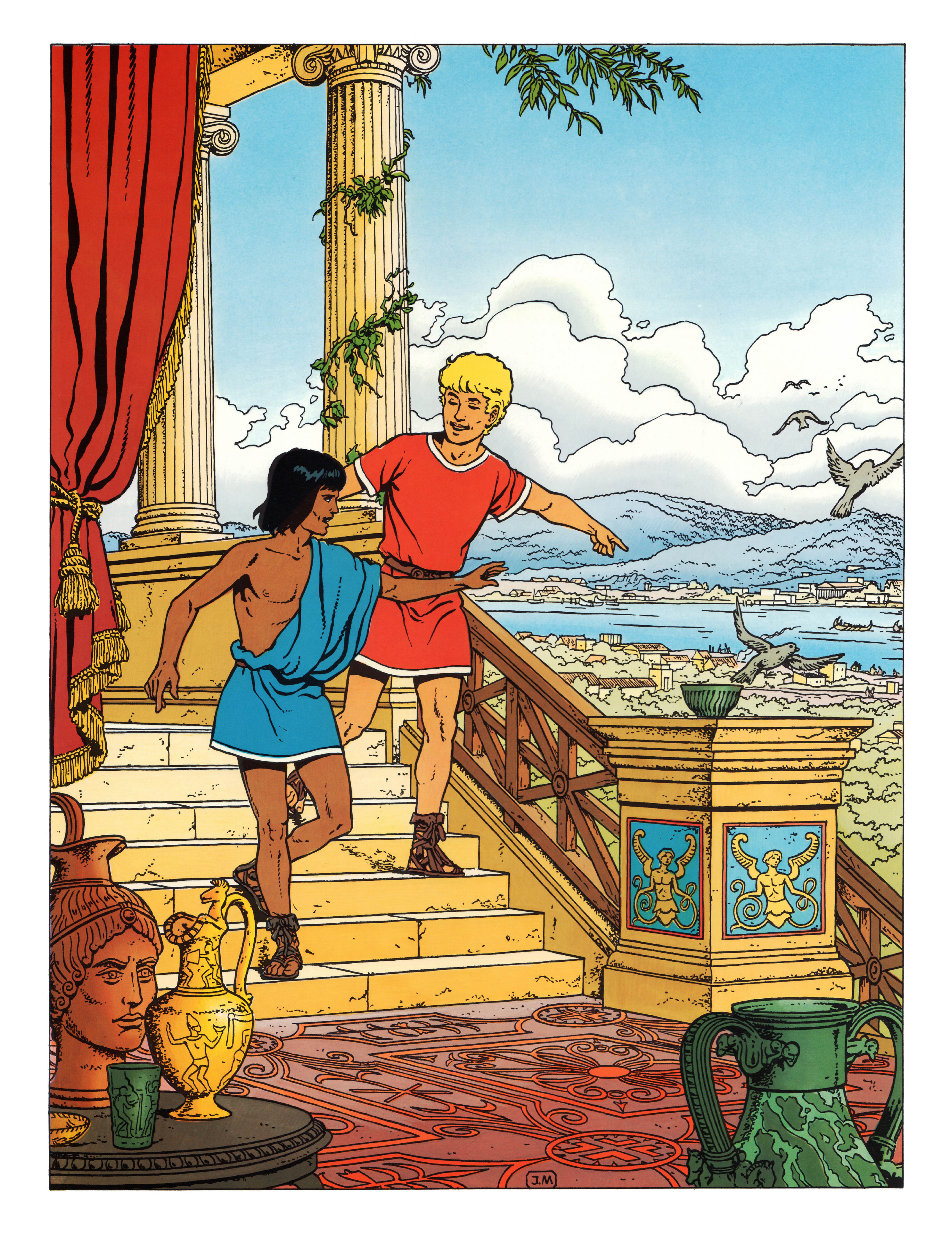
Toi-même, n'as-tu pas intégré récemment dans ton armée le Gaulois Serovax ?!

Enak et moi, nous partirons bientôt pour l'Afrique où nous ne manquerons pas de séjourner à Carthage, cité que tu as le souci de reconstruire, je le sais, ce qui ajoutera à ta gloire.

Puissent les dieux veiller sur ta santé et ton bonheur.

Tes fidèles Alix et Enak.




J.M

D'Alix Graccus à Heraklion, à Rome

Quelle peine pour t'écrire, mon cher Héraklion, sur ce navire, « l'Amphytrion », qui n'est pas très confortable !

Une tempête terrible l'a malmené, le lendemain de notre départ, ce qui prouve qu'il n'est jamais bien sage de prendre la mer lorsque le dieu Neptune se fâche. Notre capitaine paraissait s'en moquer et j'ai bien cru que nous allions tous finir dans les abîmes de l'océan. En un instant, la Méditerranée est devenue houleuse et des nuages venus de toutes parts ont enseveli dans les ténèbres la lumière du jour. Cette obscurité soudaine nous a glacé les sangs et j'ai adjuré les dieux de nous préserver de finir nos jours d'une façon aussi misérable. Heureusement Enak et moi n'en sommes plus à notre premier voyage et nos estomacs sont endurcis bien davantage que nos coeurs.

À présent le ciel est dégagé et les vents nous sont favorables. Tout le vaisseau retentit de chansons et Enak, plus stoïque jamais, dort sans se soucier du temps ou écoute les récits effrayants que lui débitent en riant des matelots plus menteurs qu'Ulysse. Il parait fasciné par ces contes mais je ne sais qui est dupe en ces affaires, les marins ou lui ! ? Pour ce qui me concerne, je préfère les histoires d'ancien combattant de notre hôte, Vestricius Spurinna. En effet, avant de se livrer au commerce, il s'est illustré, encore adolescent, dans la guerre contre les pirates.

Il faut savoir que, bien avant ta naissance, des pirates, protégés par le roi Mithridate, disposaient de mille trirèmes du type le plus rapide. Non contents de ravager les cités de Cnide, de Samos et de Délos, ils soutenaient ouvertement Sertorius et Spartacus, les chefs des esclaves révoltés, les pires ennemis de Rome. Excédé, le Sénat accorda à Pompée des pouvoirs extraordinaires, cinq cents navires et près de deux cent mille hommes de troupes. Ce dernier conduisit cette guerre avec méthode, divisant la Méditerranée en secteurs, et en quarante jours l'Imperator capturait trente mille pirates et huit cent quarante-six navires. Cependant, magnanime, il installa un grand nombre d'entre eux, que la misère avait conduits au brigandage, dans les champs dévastés d'Adana, de Dymé ou de Calabre. Ce sont leurs fils, aujourd'hui, qui cultivent pour Rome ces paisibles domaines.

La Méditerranée est maintenant très sûre. Cependant, les trirèmes romaines veillent toujours et nous en avons rencontré plusieurs.

Nous atteindrons demain Carthage. Puisse ma lettre t'arriver sans encombres.

À bientôt, cher Héraklion.

Alix.



Trirème.



V L
J. MARTIN

D'Alix Graccus, à Carthage, pour Rufus, à Rome

Salut à toi mon brave ami.

Comme convenu avant mon départ, voici mes premières impressions sur le site de Carthage.

A peine débarqués, Enak et moi avons été encerclés par un essaim d'enfants bourdonnants qui nous proposaient de nous conduire à travers les ruines et la nouvelle ville pour trois sesterces. Pour finir, notre choix s'est porté sur l'un d'eux qui avait l'air débrouillard et portait un nom bien punique : Mastanabal. Il n'était pas très bavard et cela nous convenait car le silence paraît de rigueur en un tel lieu où tant de victimes sont enfouies sous les décombres. Alexandre le Grand, en visitant les ruines de Troie et le tombeau d'Achille, ne fit-il pas taire le bavardage et les rires incongrus de ses guerriers ! ?

Ce Mastanabal a d'ailleurs servi de guide aux ingénieurs et aux architectes que César a dépêchés ici. En effet, on prête au grand homme l'intention de reconstruire la ville et dès lors ses ennemis n'hésitent plus à l'accuser de vouloir ainsi outrager la famille des Caton. Je crois, pour ma part, que César souhaite simplement effacer de cette terre les stigmates accablants de la fureur des soldats romains. Notre cité, tu le sais bien, n'est pas tendre avec ses ennemis et applique la devise de Brennus « malheur aux vaincus ». Ici, personne n'a oublié le carnage et le sac dont on voit encore les traces partout.

Lors d'un premier voyage, j'avais eu l'occasion de contempler ces ruines. Hier, Mastanabal nous a conduits au sommet de la colline de Byrsa sur laquelle brillaient autrefois, comme autant de gemmes sur une couronne barbare, les temples et les palais de la métropole punique.

Sans doute la splendeur de l'ancienne Carthage ne ressuscitera jamais plus, mais celle que l'on peut contempler maintenant a retrouvé quelques uns de ses attraits : les couleurs des maisons, l'exubérance de ses habitants et les senteurs extraordinaires des mets que l'on grille un peu partout.

Mastanabal nous a attendus au sommet d'une volée de marches, assis sur le dos d'une chimère décapitée. Il avait les bras croisés et le regard perdu à l'horizon, ressemblant ainsi au génie de Carthage chevauchant ses rêves fracassés. Alors nous avons fait comme lui, contemplant la rade aux couleurs somptueuses, avec ses eaux aux reflets métalliques qui brillaient sous les feux du soleil couchant.

À bientôt, mon ami. Un navire part dans quelques jours pour Ostie, peut-être le prendrons-nous ? Pourquoi pas ? !

Je t'adresse mes plus cordiales salutations.

Alix.




J.M.

D'Alix Graccus à Vanik, Gouverneur d'Arquelia

Nous avons enfin retrouvé Rome, cher Vanik, et la maison des Graccus où le jeune Héraklion poursuit ses études. J'avais promis de te donner de nos nouvelles, dès mon retour, eh bien en voici !

Il me faut avouer qu'après de longs mois de voyage, Enak et moi nous nous sentons comme deux étrangers que l'énorme cité fascine et déroute tout à la fois. À toute heure du jour — et même tard dans la nuit — le passage des chars, les querelles provoquées par les troupeaux qui n'avancent plus et les chariots écrasés par le poids des marbres, ou des victuailles, qui se renversent donnent à la métropole les allures d'une fourmilière en folie. Je n'évoque même pas le bruit, qui est la cause principale de nos maux. L'insomnie nous ronge et je plains sincèrement les pauvres qui n'ont pas même une porte pour protéger leur sommeil.

Les Romains, qui se sont souvent moqués des Gaulois en raison de leur goût pour la jactance et les palabres, se sont mis au fil du temps à apprécier les déclarations enflammées, les belles oraisons et l'intensité des joutes oratoires. Ce peuple austère et taciturne s'est mué en une foule de braillards qui ne cessent de faire du tintamarre dans une ville aux proportions gigantesques. Ils ont même construit des monuments somptueux à l'intérieur desquels les orateurs s'affrontent férocement. La tribune aux harangues est leur observatoire, le Forum et la Curie leurs champs de bataille verbale. Le plus extraordinaire de l'affaire est que ce terrain de manoeuvres civiques se situe aujourd'hui à l'endroit où les anciens faisaient paître leurs paisibles troupeaux !

Le Forum, au coeur de la ville, resplendit à présent des bronzes dorés et des pièces lumineuses qui entourent cette esplanade presque carrée. Non loin de la Curie, où s'enferment souvent les sénateurs qui décident du sort du monde, subsistent encore la vieille hutte de Romulus et la grotte sacrée où la louve allaita jadis les deux jumeaux divins ! Mais de tous ces monuments, le plus célèbre est sans nul doute la tribune aux harangues qu'il est possible d'approcher tôt le matin seulement, à l'heure où la foule est moins dense, ce que nous avons fait il y a peu avec un ami et Enak.

Ville formidable et tentaculaire, à la fois sordide et merveilleuse, Rome est la majesté et la fascination mêmes. J'espère qu'un jour tu te décideras à venir contempler ce monstre sacré. Tu seras alors mon invité, cher Vanik.

Porte-toi bien et que les dieux te gardent.

Alix.




CAVALERIA SEC.
TROPHAE. MARI.
IN CAPITOL. ACTIA
J.MARTIN

D'Alix Graccus à Serovax, en Gaule Cisalpine

Ta lettre nous donnant des nouvelles de ton épouse Ollovia et de votre enfant Edorius — j'ai eu bien du mal à ne point écrire Edorix ! — nous a fait le plus vif plaisir à Enak et moi-même.

Tu compares votre vie paisible à la nôtre, à Rome, mais sache, Serovax, qu'aucune cité au monde ne ressemble vraiment à la capitale, surtout par les chaleurs torrides de cet été. Ici, peu d'arbres pour se mettre à l'ombre et encore moins de forêts à la lisière des maisons.

Par cette canicule, la bonne méthode est de se lever tôt afin de régler les affaires du jour avant que le soleil nous meurtrisse. C'est ce que nous faisons, chez nous, et la plupart du temps Enak et moi sortons pour dresser un cheval ou acheter quelque vase alors que le jour est à peine levé.

Mais alors que faisons-nous le reste du temps, vas-tu penser ? Eh bien, nous allons aux thermes. Ici, ces installations de bains sont gigantesques, plus grandes que des basiliques et il est possible d'y passer le plus clair de la journée. On y voit de splendides statues que bien des généraux romains ont rapportées d'asie et surtout de Grèce. On peut y jouer à la balle, acheter pour trois fois rien des onguents et des baumes, se faire masser, épiler et couper les cheveux, par des artistes dont on sent à peine les ciseaux. Bien sûr nous nageons beaucoup, dans de vastes piscines aux décors somptueux, et ce n'est qu'en fin de journée qu'Enak consent enfin à s'extraire de l'onde.

Une fois sortis d'un de ces palais ornés de marbres, de mosaïques et de stucs que sont les thermes, il nous arrive fréquemment de parcourir le Champs de Mars dont les enclos de bois ont été investis par des négociants qui y ont installé leurs boutiques. Les élégants de la ville aiment s'y promener, en fin d'après-midi, car on y trouve les plus merveilleux objets de la terre : des tables en thuya, des ivoires très rares, des bronzes de Corinthe dont on peut vérifier l'authenticité en respirant leur odeur inimitable.

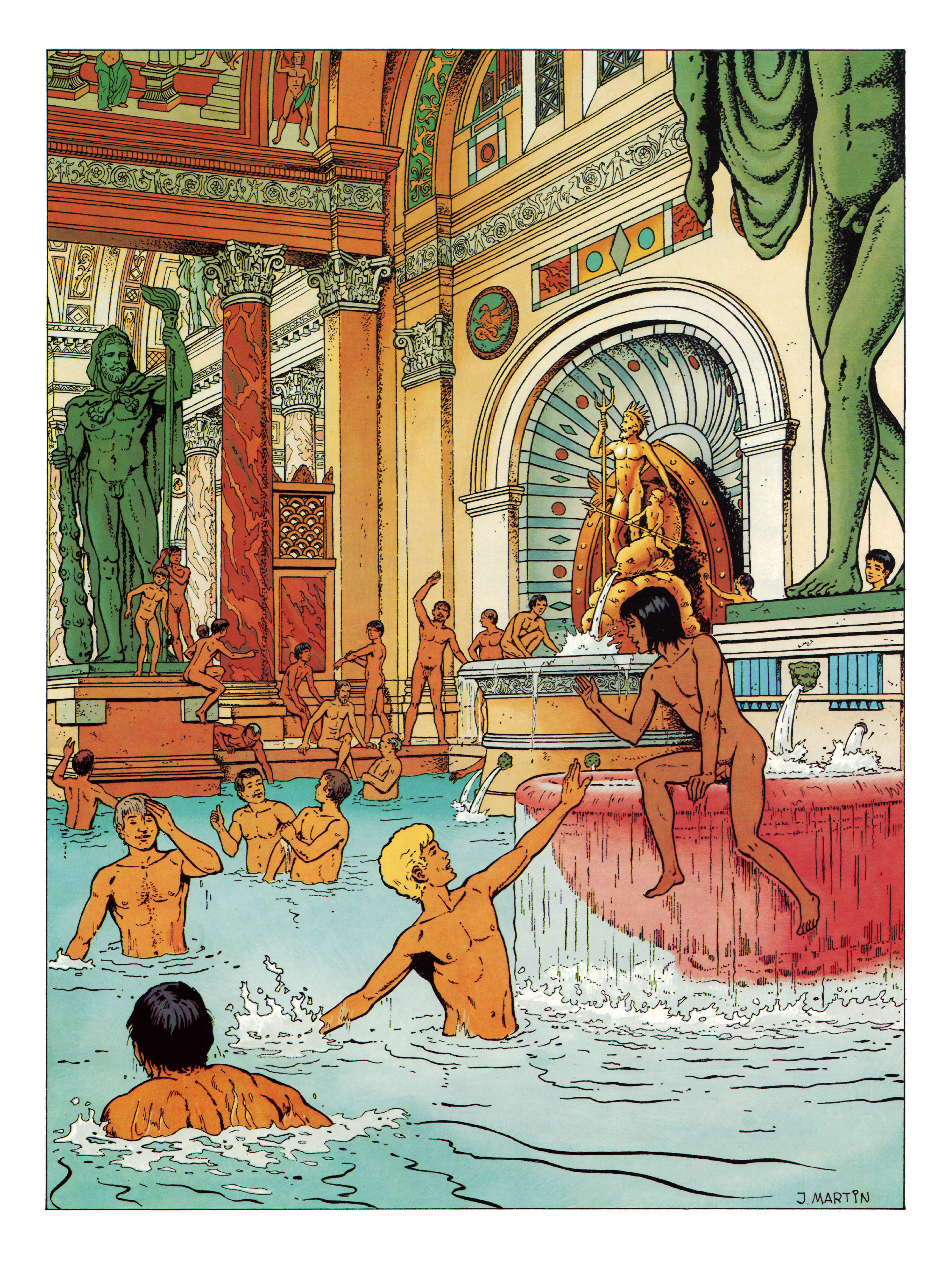
Enfin, après avoir mangé des mets succulents dans une de ces tavernes qui éclairent la ville, le soir, nous remontons vers la maison en cherchant du regard une de ces litières de louage que des porteurs thraces promènent inlassablement le long des rues, à la recherche de clients.

Voilà donc la Rome que j'aimerais te faire connaître, Serovax, si tu daignes nous rendre visite avant que les brumes de l'automne grisaillent tout cela.

Rappelle-nous au bon souvenir d'Ollovia ton épouse, embrasse ton fils Edorius pour nous et crois en notre amitié.

Alix et Enak.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Sénoris, à Alexandrie.

La nuit dernière, un cauchemar m'a agité : la déesse Sekhmet voulait me mordre et tu l'en empêchais de ton mieux en cherchant à la précipiter dans le Nil... Ce Nil merveilleux que tu peux contempler tous les jours !... Alors j'ai décidé de t'écrire car je crois aux prémonitions des rêves.

Peut-être aussi avais-je trop mangé la veille : nous avions été invités par l'honorable Curion qui, chose aussi étrange, nous avait dépêché un jeune esclave égyptien, le jour précédent, afin de nous convier. Ce garçon, affublé d'une paire d'ailes dorées accrochées dans son dos, m'a remis le message comme un porteur ailé, bien sûr ! Mais il n'avait d'yeux que pour Enak et il n'a pu s'empêcher de demander s'il venait aussi d'Alexandrie et à quel prix je l'avais acheté ! Lorsque je lui ai affirmé qu'Enak était venu à Rome, comme mon frère, et que je n'avais rien déboursé pour l'avoir près de moi, j'ai vu son visage changer et il a déclaré, la voix vibrante, que lui valait très cher car Curion avait porté les enchères particulièrement haut en le disputant à trois sénateurs !

Voilà donc où on en est arrivé à Rome, cher Sénoris, avec le marché des esclaves ! Ce Curion dont je te parlais, plus haut, en possède des centaines qu'il traite plus ou moins bien selon ses fantaisies... et leur valeur ! Il a, paraît-il, acquis dernièrement un précepteur grec pour l'édification de son fils, à un prix aberrant : la valeur d'une ferme !

Tout cela ne plaît guère à Enak toujours très chatouilleux sur le chapitre de l'esclavage, car il n'oublie jamais que nous avons souffert, tous les deux, de cette dure condition et dernièrement, tandis que nous longions l'étal d'un de ces marchands, il n'a pu s'empêcher de faire un esclandre. Nous n'avons dû qu'à la fuite de ne pas nous faire molester par la foule ou arrêter par les vigiles.

Je sais bien, cher Sénoris, que je n'ai pas grand-chose à t'apprendre sur ce sujet car, de ce point de vue, Alexandrie vaut bien Rome. Mais ce rêve qui m'a rapproché de toi m'a rappelé que si l'honorable Honorus Graccus ne m'avait pas adopté, j'aurais sans nul doute fini dans un sinistre ergastule ou sur la piste safranée de quelque amphithéâtre, dans un combat de gladiateurs ! Alors je ne t'aurais jamais connu, excellent ami, et je remercie tes dieux, et les miens, de m'avoir fourni cette faveur.

Je brûle de te revoir en Egypte mais n'ose en parler déjà à Enak car il me pousserait sûrement à nous embarquer dans le premier bateau.

À bientôt et porte-toi comme le Nil.

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Caius Julius César, en Gaule Cisalpine

Ô, général, combien les quelques mots que tu m'as adressés m'ont flatté et fait plaisir. Sois-en mille fois remercié.

Tu es impatient de recevoir les dernières nouvelles de Rome, ou plutôt les miennes puisque beaucoup de tes amis t'en envoient régulièrement !

Les Sabrii, que tu connais bien, ont enterré, il y a quelques jours, le vieux Kaséo qui s'était illustré jadis dans la guerre avec Marius. L'annonce de ses funérailles a jeté la plupart des Romains dans les transes car la fortune de cette famille promettait bien du pain et des jeux ! Le faste n'a donc point manqué et après les repas copieux offerts à des centaines d'invités, on a vu une procession de statues mortuaires, en cires peintes, parmi lesquelles se détachait le célèbre Kaséo Sabrius Vibulanus, tué quatre siècles plus tôt dans une embuscade tendue par les Etrusques.

Mais le point culminant de ces cérémonies furent les combats des gladiateurs offerts par les Sabrii à la foule romaine. Pour cela, on a fait venir de Capoue les meilleurs combattants, entr'autre le fameux Triumphus qui vaut, paraît-il, dix millions de sesterces car à vingt-cinq ans il a déjà égorgé plus de vingt adversaires.

Il a tout de même fallu attendre trois heures avant que les lanistes (1) organisent les combats et que l'on voie les premiers adversaires s'affronter. La représentation de ces joutes ne fut point remarquable et le héros du jour resta le célèbre Triumphus qui seul donna du relief à ce spectacle. Le soir, nous l'avons croisé alors qu'il se rendait au banquet funéraire de Kaséo. Fier comme un paon, la tête couronnée de fleurs, il était entouré par une foule d'admirateurs qui l'accompagnaient à la fête en dansant. Vingt d'entre eux, portant des torches, lui servaient de licteurs.

(1) Maîtres des gladiateurs.

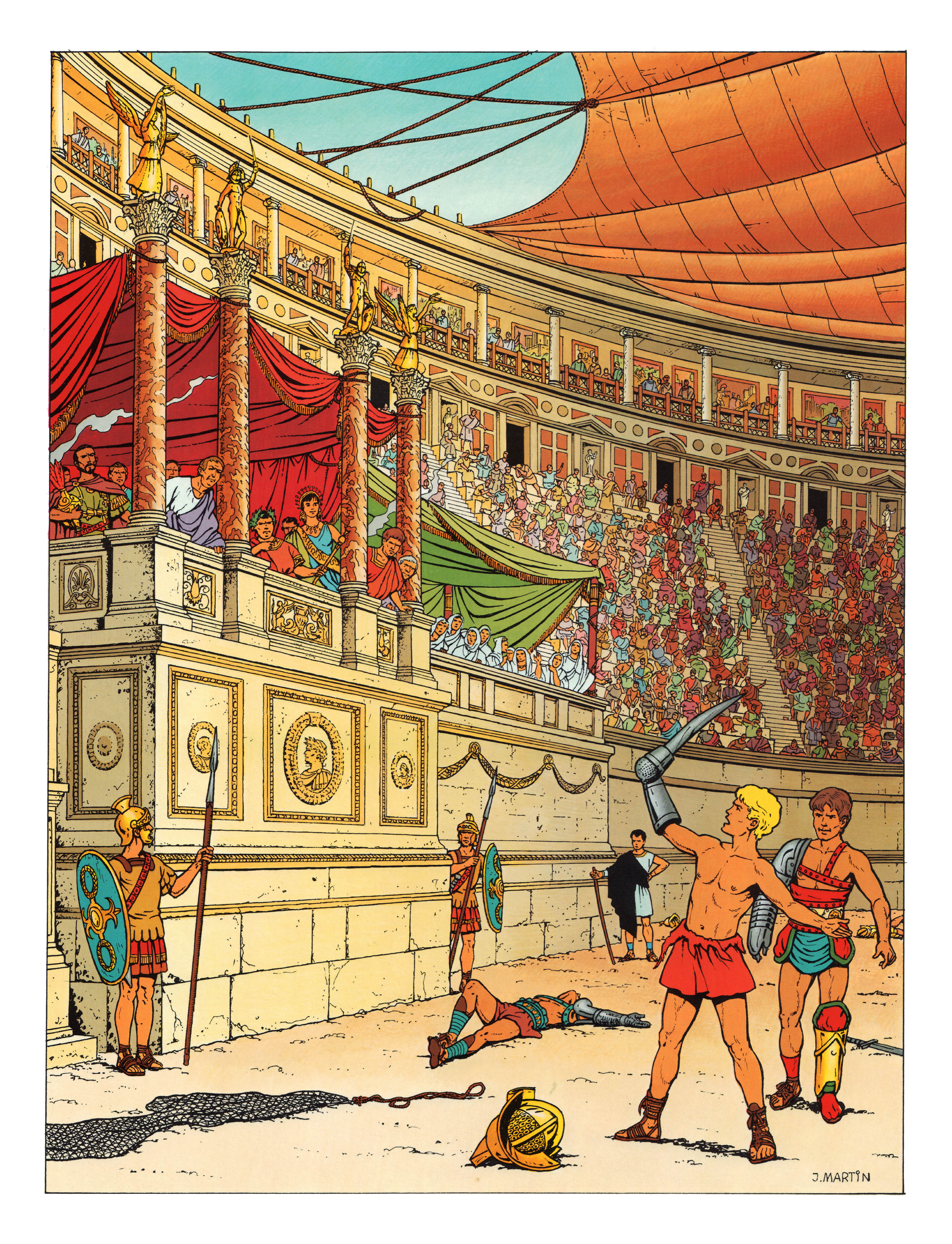
Quant à moi, tout cela m'a rappelé ce jour terrible où, pour défendre un innocent, j'avais dû descendre dans l'arène afin de l'arracher à une mort que Pompée souhaitait. Mais tu t'en souviens sûrement. En tout cas cet incident, qui me fait frémir encore, m'a permis de mieux te connaître et d'apprécier ta magnanimité.

Un courrier partira demain pour la Cisalpine. Tous mes voeux l'accompagnent car je suis heureux et fier de correspondre avec un homme tel que toi, Ô César.

Ton fidèle parmi les fidèles.

Alix.




J.MARTIN

D'Alix Graccus à Valerius Sinner, à Tarquini

Il y avait bien longtemps que je n'avais reçu un message de ta part et ma joie a été grande lorsqu'un de tes serviteurs est venu m'apporter ce courrier ; cela, au moment où je sortais pour aller au spectacle.

Rome était en émoi car, hier, on rendait hommage au célèbre Pomponus qui a triomphé durant des decades sur toutes les scènes d'Italie. Au cours de sa longue carrière, ce vieil acteur a interprété tous les grands rôles et, dans son école du Champs de Mars, on apprend désormais à jouer «à la Pomponus». Lorsqu'on a annoncé qu'il allait paraître sur scène pour la première fois depuis vingt ans, des dizaines de milliers de Romains se sont précipités au Forum dans l'espoir d'obtenir un jeton permettant l'entrée.

Mais lorsque le maître de cérémonie est enfin parvenu à annoncer que les édiles offraient en prélude une comédie de Plaute, le nouveau théâtre de Pompée a vibré d'imprécations. Le pauvre homme, ainsi houspillé, a sollicité la bienveillance des spectateurs, affirmant qu'il présentait là «une excellente troupe comique, empressée d'offrir du bon à un excellent public»... «Tais-toi, vilain, nous sommes venus voir Pomponus» a hurlé la foule et celle-ci entreprit aussitôt de lapider à coup de légumes le malheureux, tout en tapant des pieds et en scandant le nom de Pomponus.

Tout à coup, on entendit résonner des trompes ! Le silence se fit brusquement et Pomponus apparut. Ce fut du délire : on l'acclama et, dans ces ovations, quelques-uns lui jetèrent des couronnes. Alors, malin, il s'est tourné lentement vers les spectateurs, subjugués, haletants et, levant les yeux au ciel, il s'est écrié : «Vous êtes de braves gens justement aimés des dieux»... Qui croirait que ce vieillard qui nous a fascinés durant trois heures a quatre vingt-cinq ans ! ? Les dieux m'en sont témoins : en dépit de ses oripeaux d'histrion, cet acteur avait en cet instant des allures de prince. Il nous a finalement congédiés en lançant la formule rituelle : «Redressez vos reins et allez-vous en».

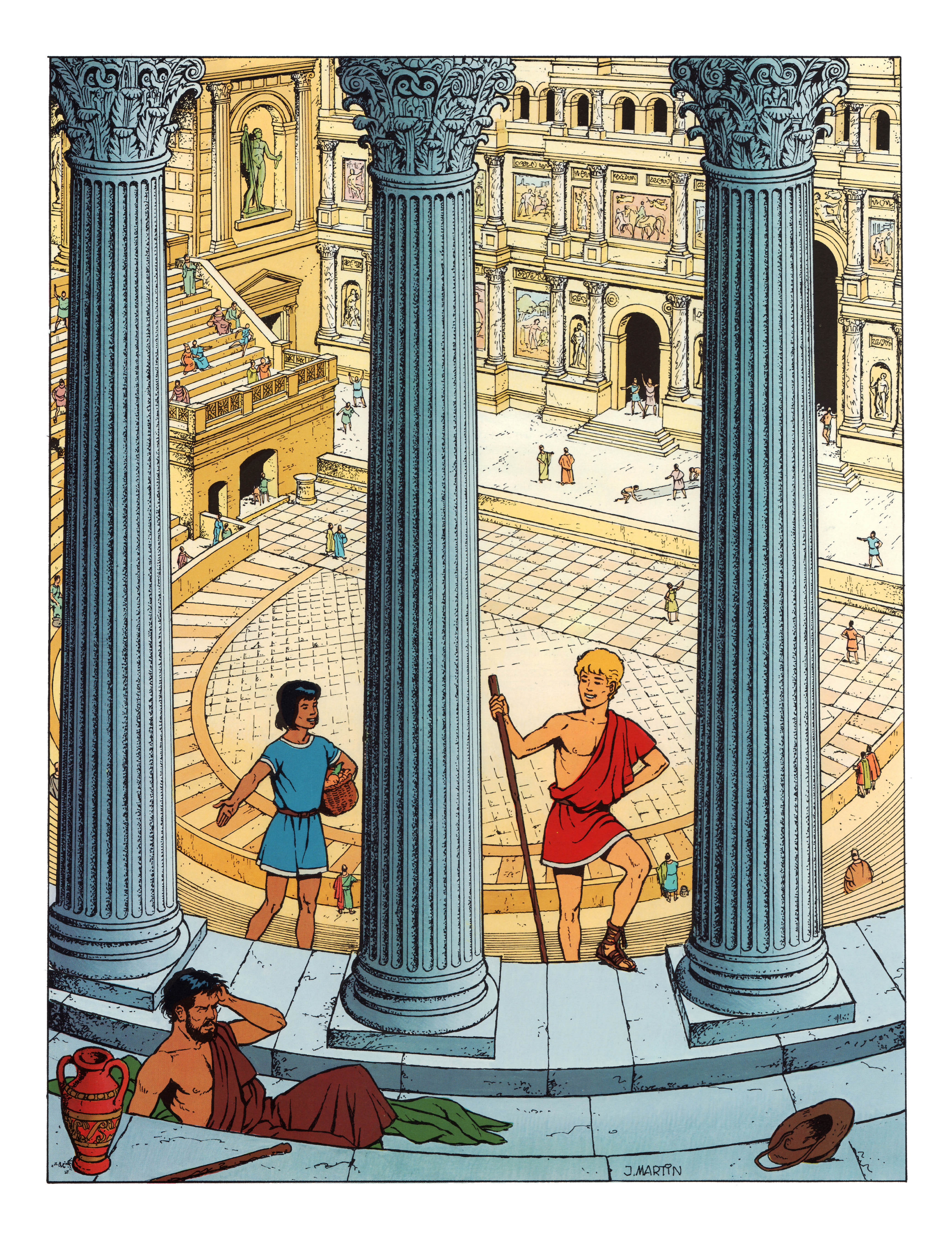
Après ce spectacle mémorable, il a fallu une longue heure à Enak et moi-même pour retrouver notre ami Galva, cet officier de Julius César qui s'était porté au sommet des gradins afin de mieux entendre — prétendait-il — et que nous avons retrouvé profondément endormi !

Voici donc, cher Valerius Sinner, le grand fait de ces jours derniers à Rome. Ce genre de manifestation n'est-il pas de loin préférable aux désordres qui perturbent trop souvent la cité ?

Je te salue respectueusement.

Alix.




J.MARTIN

D'Alix Graccus à Hérakion, à Rome.

Ta dernière lettre était bien courte et nous a fourni très peu de nouvelles de Rome. Enfin !... Quant à Enak et moi, il nous est arrivé une aventure bien singulière, cher Héraklion : une puissante magicienne nous a ensorcellés encore une fois ! Rassure-toi, je ne fais pas allusion à une affreuse sorcière mais bien à la Grèce, cette terre formidable où tu as vu le jour.

Ce prodige s'est à nouveau accompli peu de temps après notre départ, non loin de l'île de Zakynthos qui constitua autrefois le joyau du royaume maritime d'Ulysse. Là, il y a une grotte étrange d'où jaillit une source sulfureuse qui colore la mer. Le capitaine de notre vaisseau tenait absolument à nous montrer cette curiosité et, un peu fatigués par la traversée, nous attendions ce moment comme une délivrance.

Nous avons donc détaché une barque du vaisseau et ramé fermement vers le rivage. Tout était calme et c'est à peine si l'on entendait chanter la source. Nous sommes restés un bon moment à contempler la côte déchirée et la falaise qui domine cet endroit, puis nous avons regagné le bord enchanté de cette promenade. Que la Grèce est donc belle !

Mais faut-il vraiment que je te raconte ce pays, Héraklion, toi qui es un de ses fils ?! Il est difficile de peindre avec des mots tant d'élégance et cette terre n'est-elle pas, à l'instar d'Apollon, mystérieuse et insaisissable. Pour moi, il n'existe pas d'autres contrées où les mortels se sont tant approchés de l'inaccessible. Ce pays est vraiment le berceau et l'épicentre du monde. Il n'est pas étonnant, en conséquence, que ce peuple ait tout inventé et que si la Grèce est la patrie de l'esprit, Athènes soit l'école de tous nos maîtres.

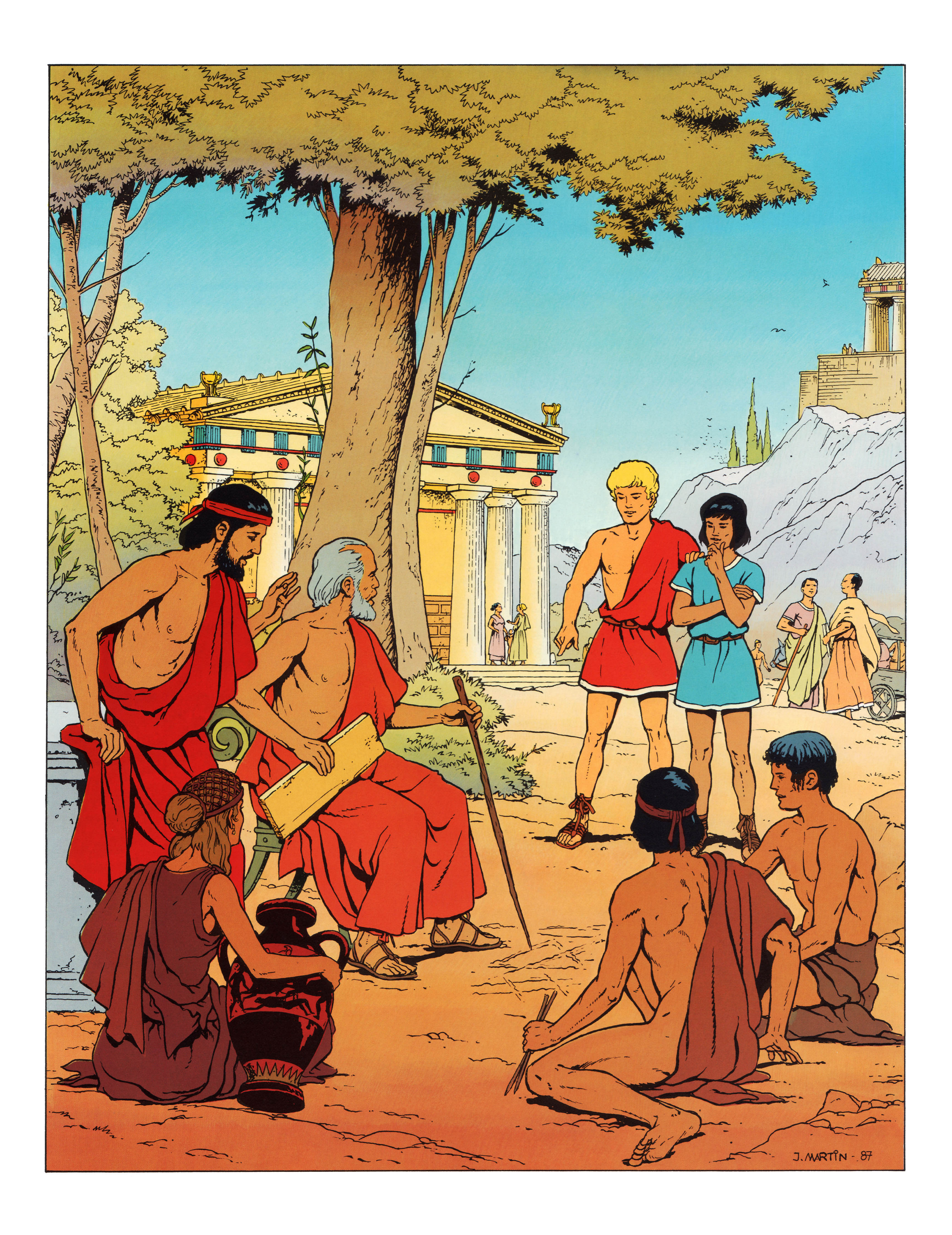
Hier, enak et moi avons eu la chance — et le plaisir — de nous entretenir avec un de ces philosophes dont cette ville a le secret et qui, au milieu de quelques élèves, nous a instruits grandement en nous expliquant des mathématiques et en nous faisant réfléchir sur quelques sujets difficiles. Mais je t'expliquerai cela en détail bientôt.

Au revoir petit fils d'Héraclès, (1)

Tes amis Alix et Enak.

(1) Hercule grec.




J. MARTIN - 87

D'Alix Graccus à Numa Sadulus, à Pompéi

Il y avait bien longtemps que nous n'avions reçu un message de ta part et voici qu'Héraklion nous a transmis une lettre de toi qui nous est parvenue à notre maison, à Rome, le lendemain de notre départ pour la Grèce. Tu nous annonçais qu'à Pompei on ne parlait que d'une victoire de César contre la grande armée que Vercingétorix avait appelée à son secours. La Gaule va donc devenir romaine!... Héraklion nous écrit, par ailleurs, que la dernière livraison des Commentaires de César sur cette guerre a atteint plus de mille exemplaires et que le libraire Atticus, qui publie également les lettres de Cicéron, a dû louer très cher les services de trente nouveaux copistes. César continue donc d'occuper le devant de la scène politique.

Mais revenons à cette Hellade (1) si fascinante dont Enak et moi ne sommes jamais las et que tu apprécies également, je m'en souviens. Dans notre élan, nous avons visité Pylos, Corinthe et Sparte puis cinglé sur les flots de la mer Egée pour enfin revenir vers la brillante Athènes. Pour moi, cette ville a tout inventé, surtout les lois qui gouvernent les humains. De plus, elle est l'enclos sacré où fleurit la beauté, le domaine réservé où des êtres inspirés ont élevé les plus beaux monuments du monde : le théâtre de Dionysos, le sanctuaire d'Asclepios, le Parthénon enfin.

(1) La Grèce.

Hier, nous avons pu assister à la représentation d'une tragédie d'Eschylle et ce matin à l'inauguration d'un monument, aux statues d'une parfaite élégance.

À ce propos, Enak et moi avons cheminé jusqu'au cimetière, hors les murs, où se dresse le petit mausolée dédié à Herkios, cet enfant assassiné par des hommes pleins de haine et de cupidité ; t'en rappelles-tu ? Sa tombe avait besoin d'être nettoyée et nous avons passé toute une journée à la frotter puis à la fleurir.

Bien sûr, il reste des traces honteuses des destructions opérées par les soldats de Rome sous les ordres de Sylla, il n'y a pas si longtemps, et j'espère qu'un jour un autre Romain reconstruira la cité car un peuple ne peut outrager la beauté sans que les dieux le punissent tôt ou tard.

Dès notre retour à Rome — ou Pompéi — je t'enverrai un message.

D'ici là, porte-toi bien.

Alix.



Athènes, l'Acropole.


J. MARTIN

D'Alix Graccus à Astyanax, à Apollonia

Quel plaisir de recevoir un texte signé de ta main : Héraklion en a été bouleversé tout le jour tellement son émotion et sa joie furent grandes !

Apollonia se reconstruit lentement et difficilement, écris-tu. Cela ne m'étonne pas. J'admire ta fidélité envers Adréa dont tu veilles la tombe comme un fidèle soldat et un compagnon exemplaire. Rassure-toi, son fils Héraklion lui ressemble de plus en plus et je souhaite que vous ayez la joie de vous revoir prochainement.

Lors de notre dernier voyage en Grèce, Enak et moi n'avons pu résister à la tentation d'aller loin, au Nord, revoir cette forteresse oubliée qui t'avait fait rêver, avec cette reine extraordinaire que fut la mère d'Héraklion. Nous avons trouvé le site presqu'intact, avec cependant une poussée de la végétation à l'intérieur des grands murs qui nous a surpris. Mais le plus étonnant a été, pour nous, le fantastique silence qui habite cet acropole. Quel contraste avec les cris, les bruits, le tumulte environnant ! Si nous n'y avions point subi la condition de prisonniers, Enak et moi aurions, je crois, préféré l'époque où tout bougeait et vivait !

En partant, nous avons cru retrouver nos traces dans les hautes herbes lorsque nous avions fui vers ce que nous imaginions être notre salut ! Les chiens et les guerriers nous avaient alors vite rattrapés et heureuseemnt que d'autres circonstances m'ont permis de mieux te connaître car, faute de cela, je t'aurais certainement détesté jusqu'à la fin de mes jours. La destinée en a voulu autrement, par chance !

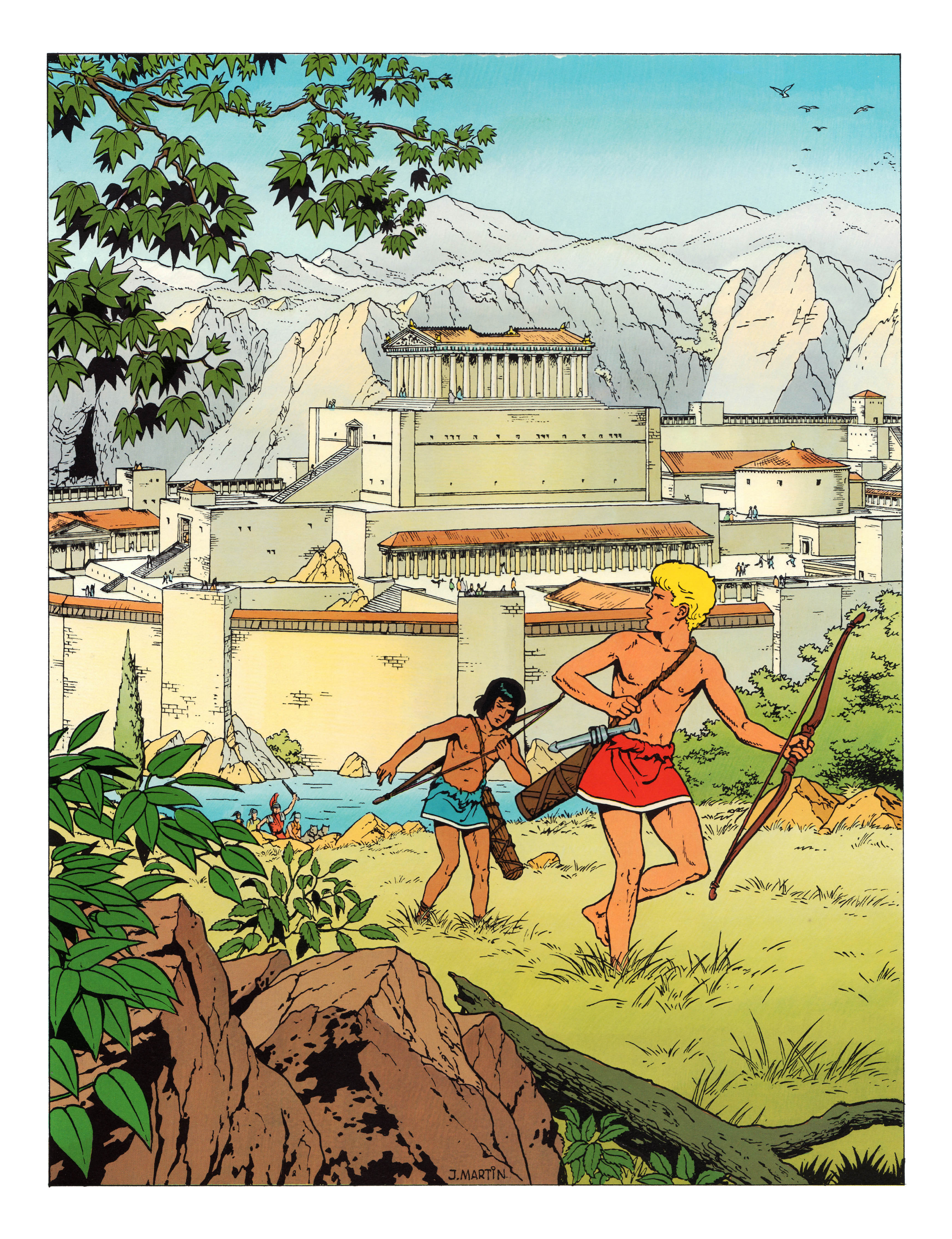
Avant de retourner à Rome, nous allons parcourir quelques lieues en cette Attique que tu connais si bien et je vais m'emplir les yeux des merveilles qui s'y dressent afin de te les décrire lors d'une prochaine rencontre, au cas où ta mémoire serait devenue oublieuse...

À bientôt donc, mon ami. Je te donnerai des nouvelles d'Héraklion dès que possible.

Bien à toi, Alix.



Citadelle grecque.


J.MARTIN.

D'Alix Graccus à Sénoris, à Alexandrie

Cher grand ami, je ne sais comment te remercier pour ta généreuse invitation. J'avoue que celle-ci tombe à point car depuis plusieurs mois Enak rêve de revoir l'Egypte et je songe moi aussi, souvent, aux splendeurs d'Alexandrie et aux rives du Nil. Mais il est difficile de s'arracher brusquement à la Grèce et d'entreprendre pareil périple sans avoir consulté, au préalable, l'oracle d'Apollon. Nous nous sommes donc rendus à Delphes la magnifique afin d'interroger la fameuse sibylle.

Ce fabuleux sanctuaire a été construit sur les flancs ravinés du Mont Parnasse. On aperçoit, au loin, le golfe lumineux d'Ithéa puis, au pied de la colline sacrée, la plaine argentée tapissée d'oliviers bleus. Pour y parvenir, il nous a bien fallu accepter les services d'un guide, inévitable car les Delphiens sont réputés pour leur rapacité.

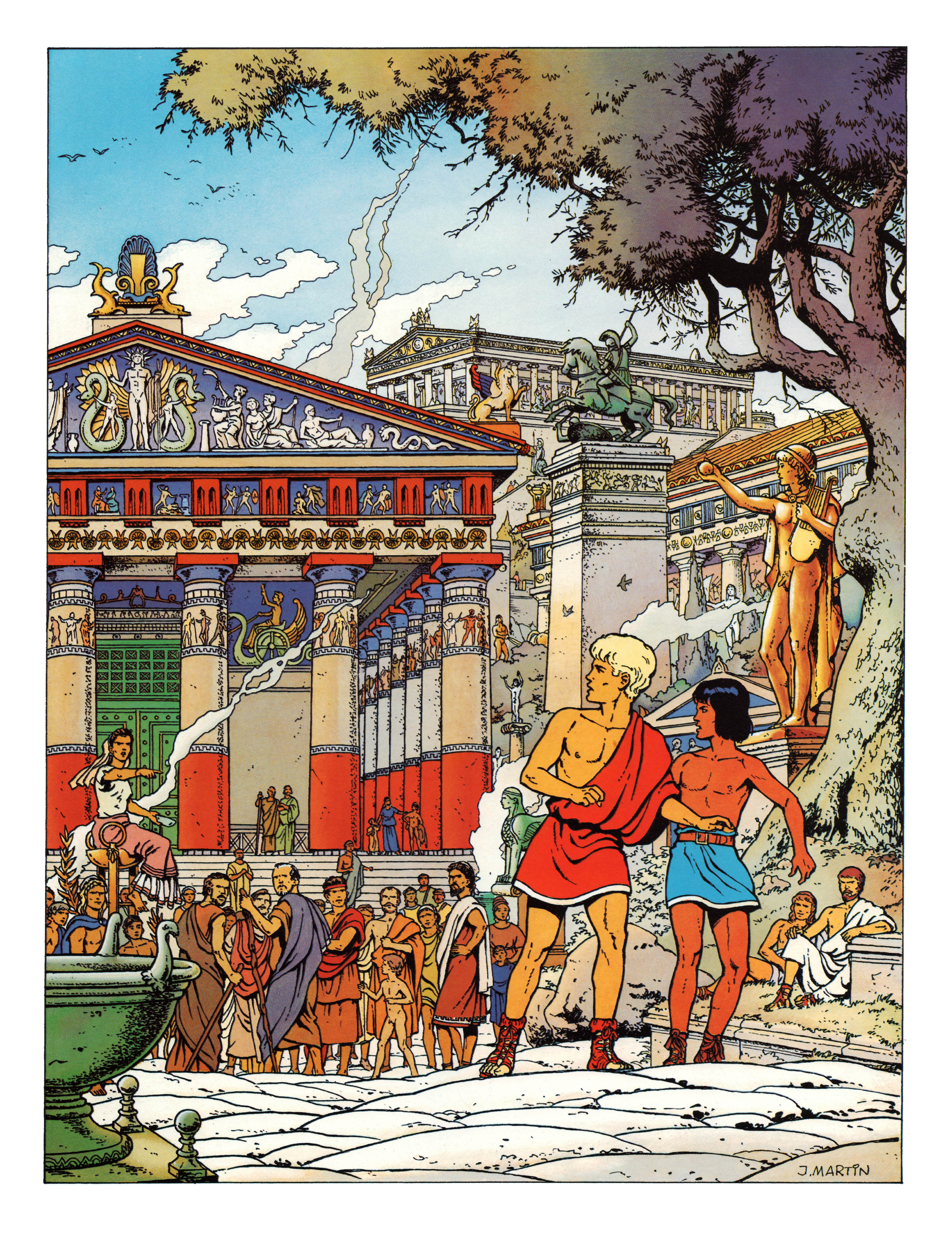
Arrivés dans la place, nous avons cherché la maison de Nicias auprès de qui des Athéniens nous avaient recommandés. Ce vieil homme est l'un des cinq sages chargés du service des consultations et il paraissait honnête, modeste et cultivé. De bon matin, ce Nicias nous a donc conduits au sanctuaire vers lequel convergeaient déjà des centaines de pèlerins. Nous avons remonté ensuite la voie sacrée, bordée d'innombrables monuments votifs, de chapelles, de trophées, de statues et de stèles que toutes les cités ont offerts au jeune dieu.

Je t'épargne le détail de la visite de l'antre de cet oracle, à l'intérieur du grand temple, dans la noirceur et les fumées qui étreignent la gorge car la chance a été de notre côté lors de notre rencontre avec la Pythie. Cette étrange femme était juchée sur un trépied en or et semblait par moment dormir, les yeux mi-clos quand, soudain, elle a levé la tête et nous a fixés d'un regard brillant, intensément. Alors d'une voix rauque elle nous a lancé : « Enfants, marchez sans crainte dans les pas d'Alexandre », pour aussitôt retomber dans une sorte de léthargie. Le message était clair et de bon augure. Ainsi, dans quelques semaines, nous aurons la joie de te revoir et pour Enak ce sera vraiment une fête car il ne se passe guère de journée sans qu'il me parle de l'Egypte et de la lumière dorée, le soir, sur les collines bordant le Nil.

À très bientôt, Sénoris, et que les dieux te protègent.

Alix.




J.MARTIN

D'Alix Graccus à Archeloa, à Baies

Dans son dernier courrier, ton compagnon Numa Sadulus m'a fait part de l'intérêt que tu portais aux voyages qu' Enak et moi effectuons souvent. C'est très gentil à toi et puisque je suis revenu en Egypte — région qui te fascine, paraît-il — je ne veux pas laisser filer davantage de jours sans t'écrire de ce pays, que j'estime toujours aussi enchanteur.

Pour tout dire, c'est en fouillant dans les affaires de mon père adoptif, Honorus Graccus, que j'ai découvert récemment qu'il avait reçu du roi égyptien Ptolémée une petite propriété bordant le Nil. Jusque là, j'ignorais tout de ce don qui lui avait été fait pour service rendu au pharaon ! Enak, qui ne laisse jamais filer une opportunité de retourner en Egypte, m'a poussé à ce voyage justifié et voilà pourquoi je t'écris, pour ainsi dire les pieds dans l'eau du fleuve.

À la réflexion, je suis heureux d'avoir écouté mon jeune compagnon car j'ai trouvé un enclos remarquablement soigné, un fermier affable et des serviteurs efficaces. Bien sûr, le brave homme m'a présenté ses comptes et a voulu me régler les arriérés des fermages mais j'ai refusé dans un élan de générosité. Je me demande maintenant si tout ce petit monde a bien compris mon geste, tellement étranger aux coutumes locales. Mais peu importe !

Je dois te confier encore que tout près de cette maison se dresse un temple dédié à Ptah, au devant duquel veille un énorme sphinx de pierre, le regard fixé à jamais sur l'horizon. L'endroit est divin et chaque soir, fourbus en raison de la chaleur quotidienne, Enak et moi allons nous baigner longuement dans les eaux du Nil qui, à cet endroit, est bordé de papyrus. Nous évitons évidemment de nous engager dans ces plantes où un crocodile peut toujours nous surprendre. Nous préférons, une fois rafraîchis, rester là pour savourer la douceur de la nuit et la beauté du site. Ah ! Quelles voluptés nous éprouvons en ces instants. Je suis persuadé que nous nous en souviendrons toujours.

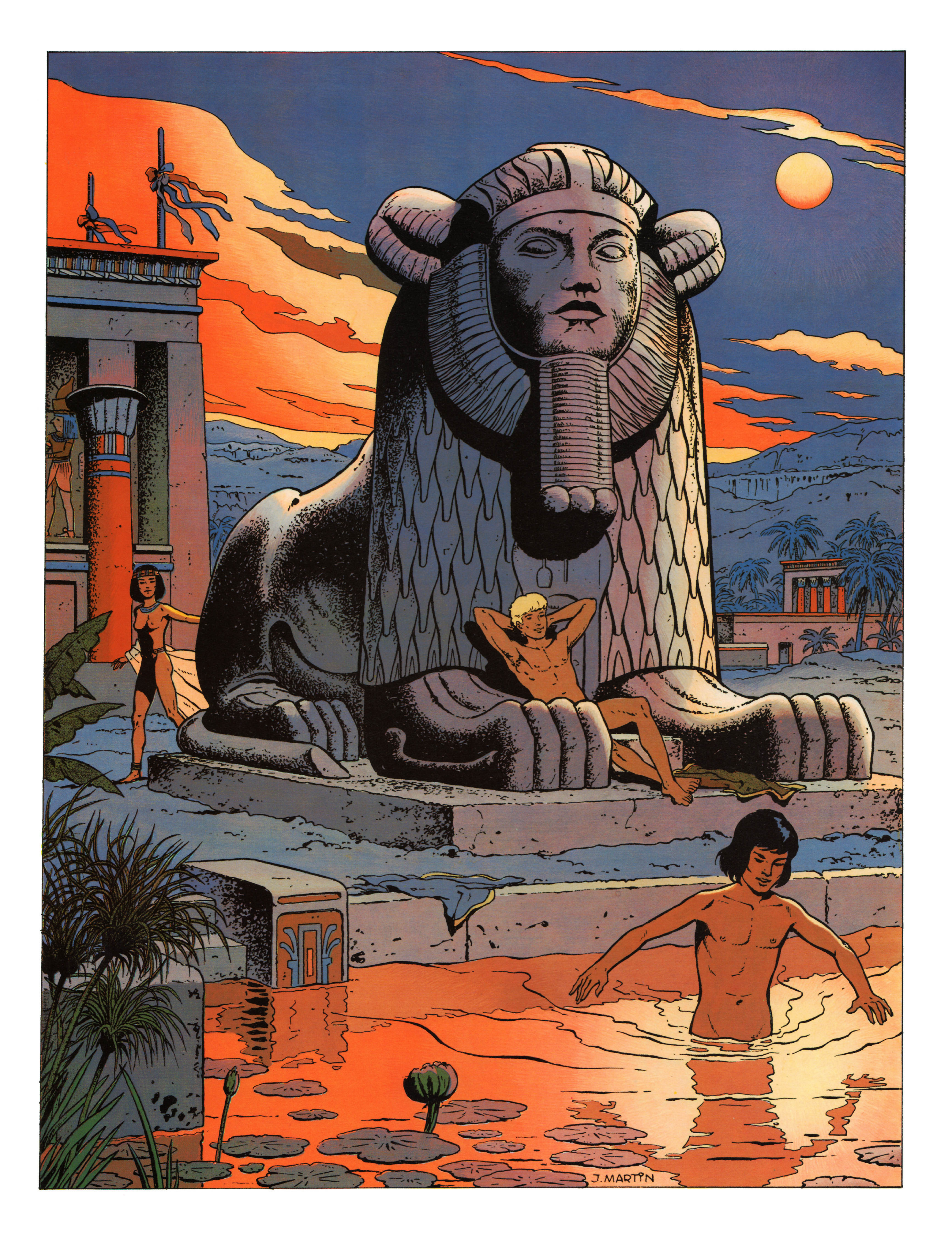
J'espère que ces lignes te donneront l'envie de venir et de visiter ce fabuleux pays auquel Enak et moi sommes foncièrement attachés, à tel point qu'il me serait bien difficile, maintenant, de choisir entre Rome, le Grèce et l'Egypte pour me fixer définitivement lorsque l'âge me fera lâcher le bâton du voyageur.

En tout cas, je laisserai des instructions au responsable de la ferme afin qu'il te prépare le meilleur accueil si tu te décides à venir un de ces prochains jours.

Cher Archeloa, je t'adresse mes meilleures amitiés et te prie de transmettre à Numa mes salutations cordiales.

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Tiburce Carone, à Sélinonte

Alexandrie est une ville merveilleuse mais particulièrement torride en cet été. Le vent du sud brûle tout et j'avoue souffrir de la chaleur. Je ne regrette pourtant point d'avoir quitté ma petite propriété, au bord du Nil, pour rejoindre mon ami Sénoris qui m'attendait avec une lettre de toi.

Ah ! Cher ami, qu'il est agréable de lire ta prose au style si évocateur lorsque tu décris la ville où tu t'es retiré et qui paraît bénie des dieux. Je ne manquerai pas de m'y rendre un jour car ton lyrisme m'a rendu impatient de connaître cette très ancienne cité qu'est Sélinonte.

Sénoris, qui commande maintenant la garde personnelle du pharaon, m'a invité à Alexandrie pour me faire pénétrer dans le palais des Ptolémée. Quelle extraordinaire succession de salles dorées ! Ce que j'ai toutefois estimé de plus remarquable est la merveilleuse colonnade de marbre, aux tons les plus rares, qui morcelle la vue sur l'océan ! Vraiment exceptionnel !

Mais ce n'est point cet édifice au luxe étincelant qui recueille ma préférence, non ! Il en existe un autre, de dimensions plus modestes, renfermant la dépouille d'Alexandre le Grand, et que je trouve infiniment plus émouvant. Il y a là le cercueil de cristal dans lequel repose le grand roi, fondateur de la ville et surtout une haute statue chryséléphantine (1) du conquérant, au centre d'une rotonde qui retrace ses plus grandes victoires. Enak et moi sommes allés souvent dans ce mausolée où, il faut l'avouer, il y a peu de visiteurs mais suffisamment, tout de même, pour laisser quelques présents au pied de cette formidable sculpture. Lorsque l'on songe que ses généraux, après s'être partagé son empire, se sont disputés comme des marchands de chiffons pour posséder son cadavre, il faut remercier les dieux de l'avoir attribué aux Ptolémée d'Alexandrie.

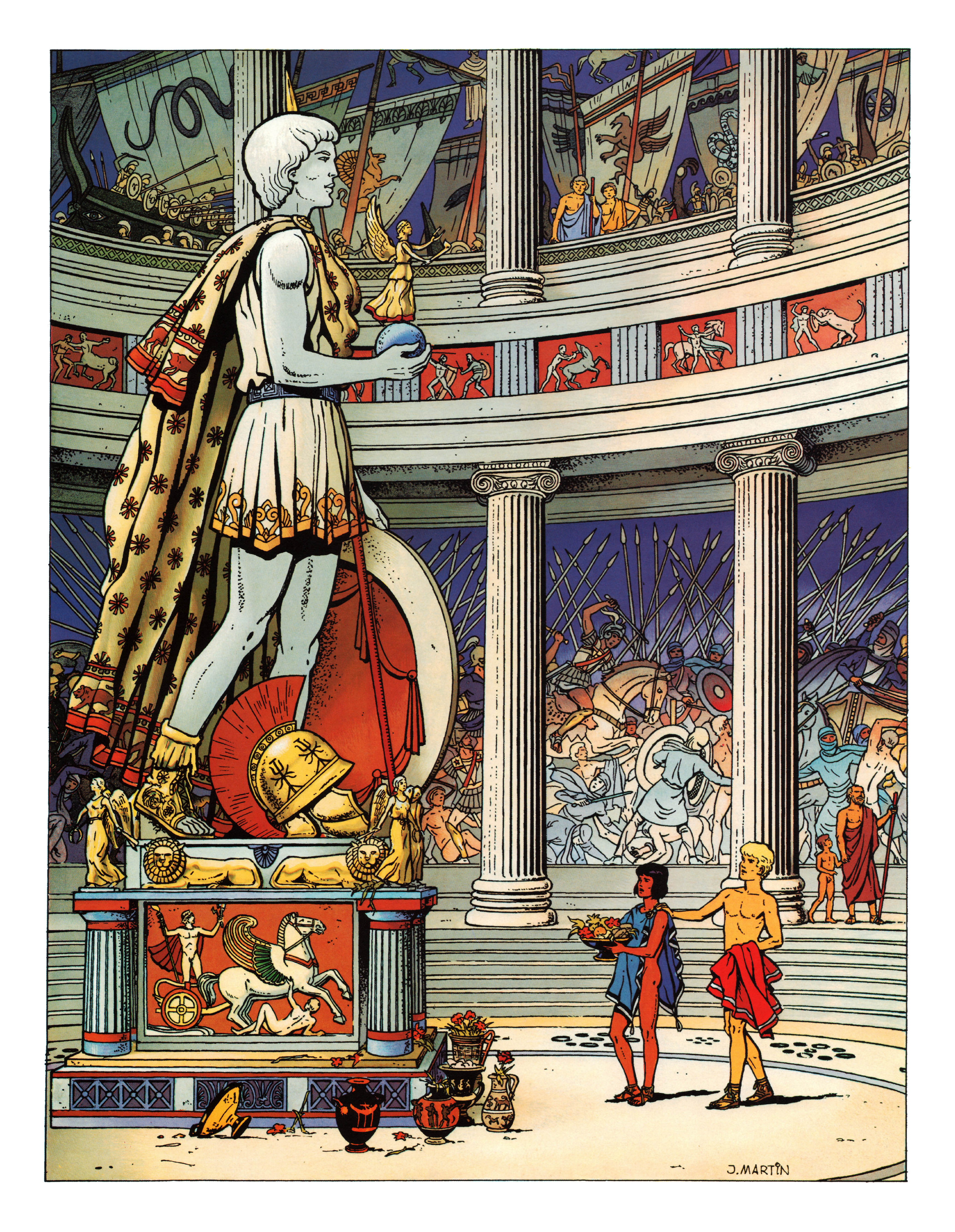
(1) En or et en ivoire.

Demain nous quitterons cette ville pour nous diriger vers le sud, en direction d'Héliopolis, à travers les canaux bordés d'une forêt de statues brillantes. Puis, lorsque nous serons au loin, peut-être verrons-nous le grand phare qui domine le port et que tu découvriras sûrement avec allégresse le matin où le navire qui te conduira ici sortira de la brume. Tu contempleras ainsi la sentinelle de l'Egypte, une des merveilles du monde, parmi les innombrables splendeurs que tu trouveras en t'enfonçant dans ce pays.

Porte toi bien, très cher ami.

Alix.




J.MARTIN

D'Alix Graccus à Caius Octavius, à Rome

Ainsi, Vésius Pollion vient d'être démis de ses fonctions de préfet de Tarquini ; ta longue lettre — dont je te remercie sincèrement — est très explicite à ce sujet et, comme toi, je suis fort aise que ce vilain personnage n'ait plus de responsabilité républicaine. Je me demande, tout de même , si tu n'y es pas un peu pour quelque chose car, malgré ton jeune âge, tu as l'art d'obtenir les résultats politiques que tu as escomptés. De toute façon bravo, cher Octave, comme je te nomme habituellement.

En évoquant cet homme désagréable, je pense à un autre qui vient de me faire fuir vers le sud d'où je t'envoie ce courrier. Il y a quelques semaines en effet, un fonctionnaire égyptien de l'impôt est venu s'installer dans la petite propriété au bord du Nil, que j'ai héritée de mon père. Cet individu s'est montré si tâtillon, si acariâtre, si fouineur qu'une sainte colère m'a pris. J'ai manqué le jeter dehors mais mon brave fermier m'en a empêché, au dernier moment, m'assurant que ce collecteur agissait ainsi selon la tradition égyptienne ! Si cela est vrai, que de telles pratiques n'atteignent jamais les rives du Tibre, par tous les dieux !

Ayant laissé mon fermier se débrouiller avec ce chercheur de poux, me voici donc loin, au-delà des cataractes du grand fleuve. Je n'ai pu m'empêcher, dès lors, d'aller revoir le site de Sakkara dont je me souviens de t'avoir, à Rome, raconté la fin.

Le désert a presque tout enseveli et nous avons eu beaucoup de peine, Enak et moi, à retrouver quelques ruines ici et là. Le lieu paraît maudit. On n'y voit pas âme qui vive et même les animaux, dont le sable fourmille habituellement, paraissent avoir fui bien au-delà de l'horizon. Pourtant, nous avons fini par retrouver un vestige : un escalier presqu'intact, qui semble descendre d'un ciel lourd à force d'être bleu, jusqu'on ne sait où dans la terre. D'après sa situation, je crois me souvenir y être passé plusieurs fois en compagnie du vizir du palais de Sakkara, un dignitaire qui se nommait Djeser et qui était aussi fourbe qu'élégant. Que de souvenirs nous avons remués là, avec Enak. Nous avons fini par nous demander ce que penseront, dans bien des générations, les hommes qui passeront par là et découvriront peut-être cet escalier qui ne mène plus nulle part !? Pourront-ils imaginer que c'est ce qui reste d'une formidable citadelle que le ciel a démantelée d'un seul coup, sans doute parce que les individus qui l'avaient édifiée péchaient par un orgueil insensé !?

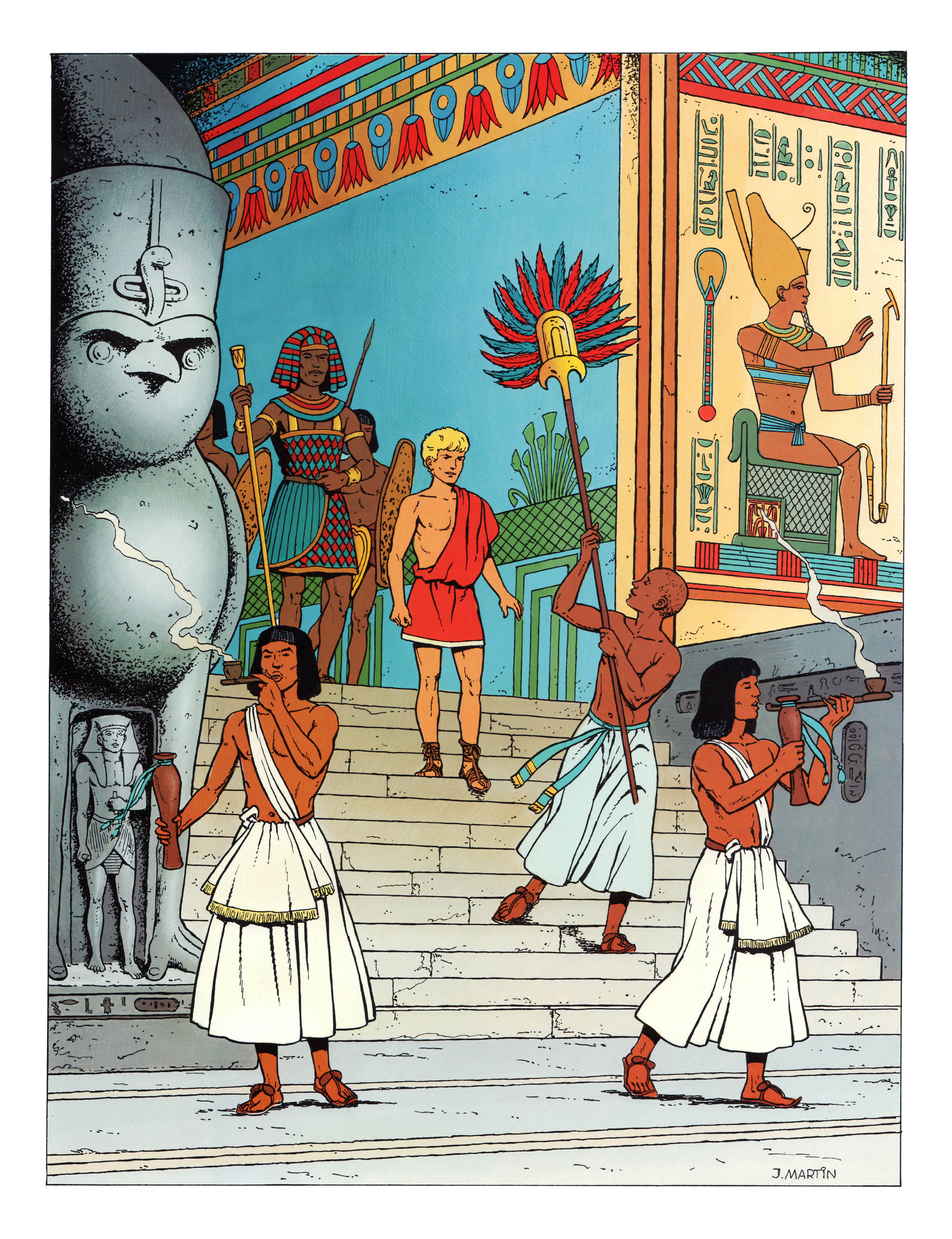
Toi, cher Octave, tu es trop sage pour souffrir jamais, je crois, d'un tel défaut. Je forme en tout cas des voeux pour qu'il n'en soit jamais ainsi, souhaitant ton bonheur.

Dès que je regagnerai la basse Egypte, je chercherai un bateau pour revenir à Rome, cette ville que tout homme de bien désire quitter pour son édification et dont on ne peut s'absenter trop longtemps.

Bien amicalement à toi.

Alix.




J.MARTIN

D'Alix Graccus à Fulgor, à la Pointe du Larius

Quel bonheur de recevoir une lettre de toi, mon cher Fulgor. Elle a effectué un fameux périple avant de m'atteindre à Héliopolis : mon serviteur, à Rome, l'a fait suivre à Carthage, d'où elle est repartie pour Athènes pour enfin m'arriver ici, au bord du Nil.

Les nouvelles que tu me donnes sont excellentes mais j'ai le sentiment que tu finis par t'ennuyer en Cisalpine et que le Forum romain te manque presqu'autant que Suburre. Alors, sans avoir la prétention de te donner un conseil, je te propose de revenir quelques temps dans le Latium où je t'hébergerai volontiers.

À propos de voyage, Enak et moi sommes prêts à repartir pour l'Italie ; nous attendons d'un jour à l'autre un bateau qui doit faire escale en Crête, sur la côte du Péloponnèse, en Sicile puis à Ostie. Nous attendons chez notre ami Sénoris, gouverneur du palais du pharaon Ptolémée, qui a eu la générosité de mettre à notre disposition une somptueuse demeure qu'il possède près d'Alexandrie. J'aimerais pouvoir t'offrir le même accueil mais je crois qu'actuellement, à Rome, personne n'est capable d'afficher un luxe semblable. À mon sens, il faut toute une traditon, un long héritage de raffinement pour rassembler tant de richesses. Il reste encore au peuple romain des lambeaux de barbarie qui lui collent à la peau et à l'âme : je doute qu'il parvienne à jouir de cette douceur de vivre avant quelques générations !

À part les thermes qui, dans ce pays, sont remplacés par des piscines en plein air alimentées par le Nil, très proche, tout est plus spacieux, ordonné et confortable que chez nous. Les pièces sont souvent de dimensions énormes, dans les palais, et les toits soutenus par de gigantesques colonnes que l'on n'envisagerait même pas d'utiliser pour supporter les corniches de nos temples. Pourtant, les chambres sont fraîches et ces gens, au goût exquis, cultivent avec art des plantes à l'intérieur des habitations, celles-ci offrant ombre et douceur, car des serviteurs les arrosent régulièrement.

Bien entendu, Enak n'est nullement pressé de quitter ces lieux et je vais devoir l'arracher brutalement à ces merveilles. Il fera sûrement grise mine et je forme des voeux pour que la mer soit calme, faute de quoi il aura beau jeu de me reprocher ce voyage de retour.

Lorsque ce courrier te trouvera, bien cher Fulgor, nous serons déjà entre les sept collines (1) et nous aurons certainement la grande joie de te voir arriver puis de t'écouter car tu as, j'en suis sûr, quantité d'histoires à nous conter. Je m'en réjouis d'avance.

(1) Rome.

Crois à toute mon amitié,

Alix.







D'Alix Graccus à Drufus Septer, à Istrus

Un ami rencontré au Pirée, alors que je quittais Athènes, m'a longuement entretenu de l'accueil que tu lui as réservé, il y a quelques temps. Cet homme, Gaius Curion, n'a pas tari d'éloges sur les splendeurs de ta demeure et les somptueux jardins qui l'entourent. Ceci m'a rappelé l'excellence du séjour que j'avais effectué, moi aussi, dans ta villa et m'incite à t'écrire.

Je t'adresse donc ce courrier de Jérusalem où, en compagnie d'Enak, j'attends l'envoyé d'un souverain d'Orient. Nous avons ainsi tout le loisir de visiter cette ville qui paraît être davantage une succession de citadelles, par paliers, qu'une cité ordonnée à la grecque. Je crois me souvenir que tu m'avais confié avoir traversé le sud de la Judée sans pouvoir te rendre en ce lieu. Permets-moi dès lors de jouer au guide en gage de l'amitié que je te porte.

Cette cité est structurée selon trois parties : la ville basse est le quartier des commerçants ; la ville haute, celui des notables ; il y a enfin le grand temple, qui est sans doute le bâtiment le plus imposant que j'aie jamais vu. L'architecture en est relativement simple et il n'y a sur ces murs, point de ces sculptures aux couleurs joyeuses qui ornent les édifices religieux en Grèce ou à Rome. Au centre d'un immense périmètre axé d'Est en Ouest, le coeur de ce temple est gardé, à son entrée, par deux grandes colonnes dorées figurant de manière symbolique des palmiers. Seuls les Juifs peuvent pénétrer dans cette partie. Au fond s'élève la plus haute construction de cet ensemble, appelé le « Saint des Saints ». Cette sorte de tour est accessible uniquement aux prêtres qui y gardent différents objets du culte dont un grand candélabre à sept branches, et aussi ce qu'ils appellent « l'arche d'alliance » ! Un coffre, j'imagine.

Dans le périmètre de ce quadrilatère se côtoient toutes sortes de boutiques. À l'avant, un curieux bassin est supporté par des taureaux en bronze. Ce grand récipient est rempli en permanence d'une eau claire que des fidèles viennent recueillir, par petites quantités, avec respect et onction.

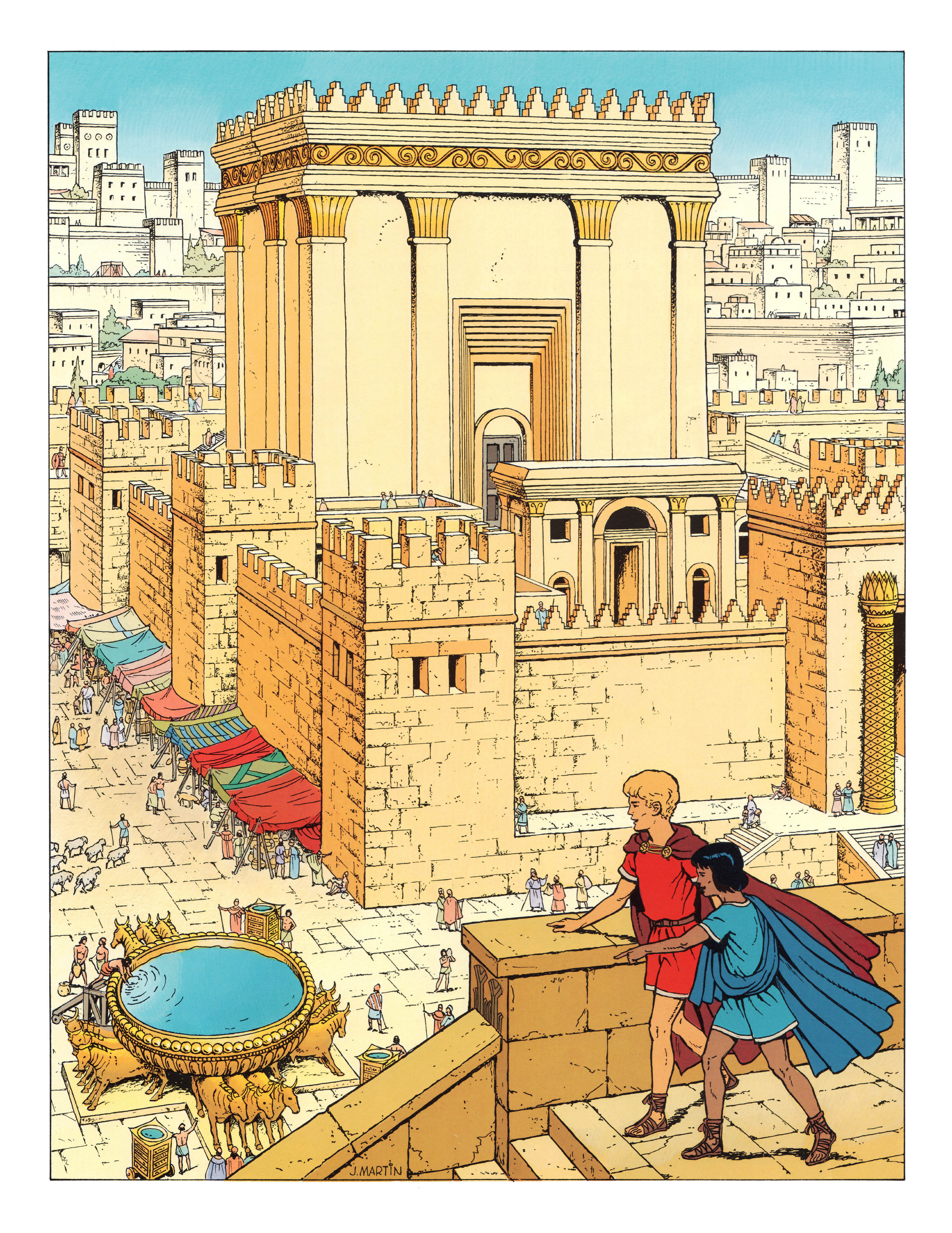
Tout cela brille au soleil d'une lumière blonde, grouille de gens de toutes sortes et seuls quelques soldats romains, en uniforme, rappellent que cette région a été conquise et soumise à nos lois. Les autochtones, eux, font semblant de ne pas les voir, ce qui dénote une fierté peu commune mais aussi un profond ressentiment.

Voilà, en quelques lignes, les images de cette métropole que je t'engage à visiter à l'occasion, ce qui me permettrait peut-être de te revoir ! ?

Je le souhaite ardemment et t'adresse, Cher Drufus, mes plus sincères amitiés.

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Karidal, à Zür-Bakal

Après un séjour en Egypte, j'ai eu un instant l'intention de revoir Khorsabad — où les Romains m'ont capturé — puis ta cité, Zür-Bakal, mais le souvenir de la mort atroce de votre jeune roi Oribal m'a retenu et j'ai modifié mon itinéraire.

En passant par Jérusalem, j'ai appris que tu étais devenu le vizir de ton pays, donc quelqu'un de très puissant. Ainsi, tu as traversé la révolution qui a suivi l'assassinat d'Oribal sans trop d'encombres, ce qui est une chance. Cependant, on m'a affirmé aussi que tu préparais une guerre!?

Lorsque je séjournais à Babylone pour retrouver Oribal, j'ignorais les événements qui agitaient ton pays et j'attendais son envoyé. Le temps était long et pour l'occuper, un jour, j'ai loué un char avec de fringants chevaux dans le but de remonter l'Euphrate le plus loin possible. À ma surprise, je n'ai rencontré que des ruines et le désert là où, jadis, se dressaient d'orgueilleuses cités entourées de champs opulents irrigués par le fleuve. J'allais poursuivre ma route lorsque des lions m'ont obligé à rebrousser chemin. Enak et moi n'avons dû notre salut qu'à la célérité de notre attelage et à quelques flèches bien ajustées.

J'avais fui ce que les anciens considéraient être le paradis terrestre!

Quel échec pour l'humanité!

Ceux qui avaient occupé ces régions et su construire des villes grandioses étaient aussi de redoutables hommes de guerre. Une rapacité et une cruauté sans borne les caractérisaient. La guerre finit par les tuer. Aujourd'hui, l'Assyrie n'existe plus et cette région est le domaine des animaux féroces.

Karidal, si vraiment la guerre est devenue ton affaire, pense à ce terrible exemple. Même si Alexandre le Grand a conquis, en quelques années de combats, un immense empire, rappelle-toi qu'il n'en reste rien.

Si tu estimes enfin que je ne suis pas autorisé à te donner des conseils, tu fais erreur car entre nous il y a la tête d'Oribal! Cette tête que les gens qui lui ont ravi le pouvoir m'ont envoyée à Babylone, dans le but de m'empêcher de sauver son royaume. L'état que tu diriges a donc une dette envers moi et le meilleur moyen de l'apurer est d'épargner à ton peuple les horreurs d'un conflit.

Que les dieux me viennent en aide et te persuadent!

Celui qui fut ton ami et souhaite le rester,

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à Hiram Khal, à Babylone

Une lettre que je viens d'adressser à Karidal, vizir de Zür-Bakal, a fait ressurgir quantités d'images que je croyais oubliées et qui m'ont soudain sauté à la tête comme des chats sauvages.

Oui, notre voyage à Babylone, où tu es resté, me revient en mémoire et je réalise soudain à quel point tu nous as protégés et épargné bien des vicissitudes ! Je t'en remercie encore mille fois.

Pourtant, je réalise aussi combien nous avons, Enak et moi, parcouru de contrées sans bien les voir, et traversé de villes sans les détailler, l'esprit trop occupé à foncer pour nous arrêter plus que quelques instants. Je me rappelle que tu as tenté, à maintes reprises, d'attirer notre attention sur telle porte caractéristique, tels jardins somptueux ou tel monument vénérable mais nos yeux étaient ailleurs et nous avons quelque peine à restituer aujourd'hui des détails que nous aurions dû enregistrer avec passion !

Seul un édifice reste, à mon souvenir, vivant et précis : la tour d'Etermenanki, autrement dit la ziggourat de Baab-El, ou de Babel comme l'on dit de ce côté de l'Euphrate.

Là, nous avons eu de très fortes émotions et j'ai cru défaillir en y découvrant la tête de mon ami Oribal ! Là aussi — et aux alentours — nous aurions sans doute été assassinés, si tu n'avais veillé dans l'ombre avec l'incomparable Marah.

Je t'ai écrit, plus haut, que j'avais beaucoup oublié ; certes, du sable, des briques, des couleurs, mais point toi et cette jeune fille aux pouvoirs extraordinaires, que tu as aimée secrètement si fort que tu es resté près de sa tombe pour toujours.

M'est-il permis, comme le temps a dû cicatriser tes plaies, d'évoquer tout cela ? Je suis persuadé que le courage que tu as toujours montré t'aura conduit à mener une vie exemplaire. Tous ceux qui te connaissent doivent sûrement te respecter et t'honorer. En tout cas, mon compagnon et moi sommes fiers de t'avoir connu et nous ne regrettons qu'une chose, c'est de ne pouvoir te l'exprimer de vive voix.

Peut-être un jour !... En attendant, nous formons des voeux pour que les dieux te préservent.

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus au Prince Wou Tchi, à Yu-Tsin, en Chine

Noble et grand seigneur, j'ai longtemps hésité avant d'expédier ce courrier, parce que j'étais persuadé qu'il ne te parviendrait jamais ! Mais comme j'ai eu la chance de rencontrer un navigateur grec, Agèlas, qui m'a assuré qu'il te porterait cette lettre, même s'il lui fallait des années pour y parvenir, je tente cette chance.

Lorsque nous nous sommes quittés, tu as eu l'élégance de m'adresser des paroles pleines de sagesse et la générosité de m'offrir une épée en or, quelques instants avant que ne disparaisse de manière tragique mon ami Wiong. Il me faut t'avouer maintenant que j'ai été complètement bouleversé par la manière dont fut exécuté cet homme, puis révolté à un point tel que j'avais alors décidé de jeter ton présent par dessus bord, une fois parvenu en haute mer !

Bien sûr, nos manières de vivre sont autres et nos mentalités différentes. J'ai été flatté cependant de compter parmi tes amis et je peux, aujourd'hui, t'assurer que lorqu'en ta compagnie j'ai franchi les ponts qui menaient au palais de l'empereur, j'étais à la fois émerveillé par tout ce que je découvrais et fier d'être aux côtés d'un homme comme toi. Jamais je n'aurais pu imaginer de tels moments. J'étais heureux malgré l'angoisse qui m'étreignait.

Enak et moi avons failli laisser nos vies au cours de ce périple. Les dangers ont été permanents et je mesure à présent la chance fantastique que nous avons eue de pouvoir revenir à Rome.

Avec le recul, je mesure encore tout ce que je te dois malgré les intrigues qui se sont tissées autour de nous et dont tu tenais bien des fils. Je sais que c'est grâce à toi que nous sommes vivants. Néanmoins, il ne m'est pas possible de te remercier parce que tu as joué avec nos vies comme on joue aux osselets, et cela un Romain ne peut le comprendre ni l'admettre. Nos différences m'interdisent dès lors d'autres civilités que l'honneur dû au combattant. Je t'honore donc, prince Wou Tchi, pour ta dignité et ta grandeur mais je ne peux oublier que tu as été avec nous aussi féroce qu'hypocrite.

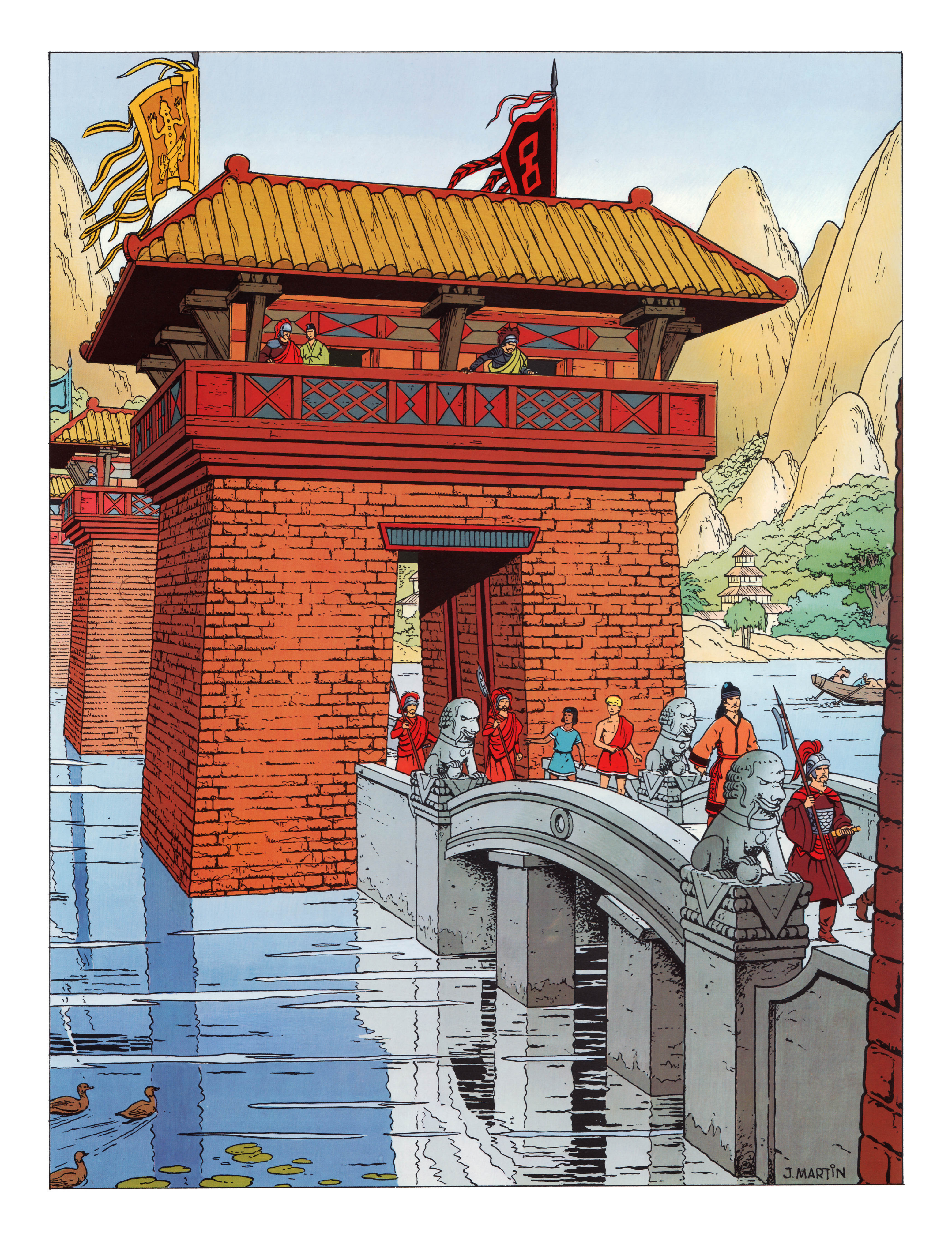
Je n'irai plus jamais en Chine car il ne faut pas courir trop de risques. Alors adieu, prince Wou Tchi, adieu à jamais.

Dernière chose : je n'ai point jeté à l'océan l'épée en or. Elle brille désormais sur un de mes murs, à Rome. Je voulais que tu le saches.

Du fils de la lumière au fils du ciel.

Alix.




J. MARTIN

D'Alix Graccus à sa Majesté Xûan Di, Empereur de Chine

Daigne, ô grand empereur, qu'un étranger vivant aux antipodes de ton incomparable royaume t'envoie un courrier. Je n'ai hélas point d'autre moyen que mon audace pour me rappeler à ta mémoire mais au moment où j'expédie une lettre au chef de tes armées, le prince Wou Tchi, il me paraît plus convenable de te faire parvenir aussi un message, par déférence.

Le voyage que j'ai effectué dans ton merveilleux pays m'a laissé de nombreux souvenirs mais aussi des blessures secrètes car tu sais, mieux que quiconque, combien nos civilisations et nos moeurs sont différentes. Il n'est malheureusement pas possible d'adapter les règles d'une contrée à une autre, surtout lorsque celles-ci sont aussi distantes !

Les joies que j'ai éprouvées dans ton empire sont nées de la splendeur des paysages, du calme et de l'élégance de ta cour mais surtout d'avoir connu le bonheur d'être l'ami du prince héritier Lou Kien. Certes, la douleur que j'ai éprouvée lors de sa disparition ne fut rien à côté de la tienne, grand empereur, mais ce fut pourtant l'une des plaies que j'ai rapportées d'Asie. L'autre fut provoquée par l'exécution d'un de tes humbles sujets, le rameur Wiong. Cet homme a été, pour moi, un compagnon exemplaire, discret, efficace, et je lui dois des moments intenses comme celui où j'ai découvert, dans cette grotte secrète, des divinités qui grondaient sous l'orage, ou lorsque nous avons parcouru le lac dans la brume argentée du matin.

Puisque j'ai l'audace de t'écrire, redoutable Xûan Di, permets-moi de te demander deux grandes faveurs : la première est de faire déposer des fleurs rares sur le mausolée de ton fils, Lou Kien ; la seconde est de faire jeter un bouquet des champs à l'endroit où le malheureux Wiong a perdu la vie.

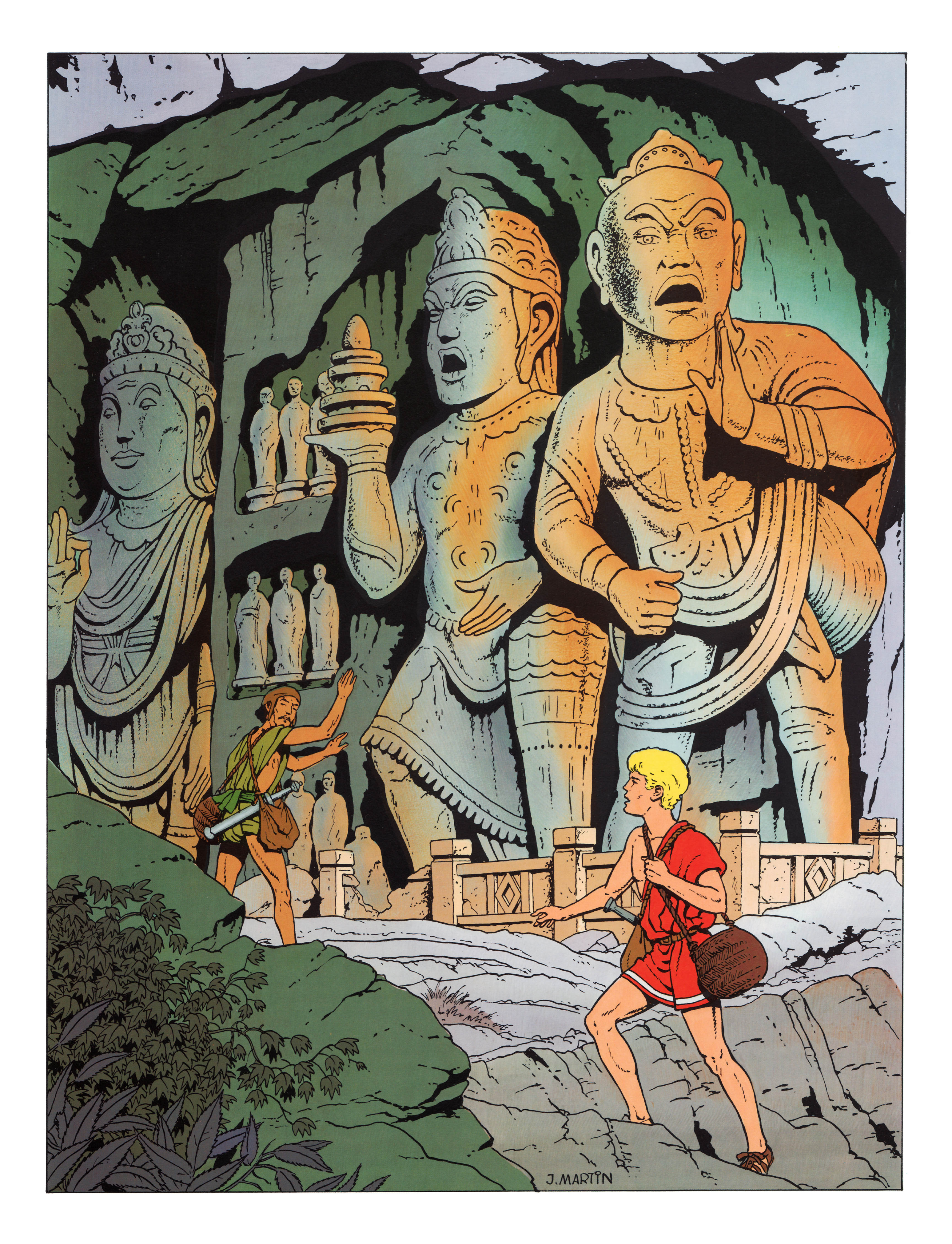
Ta puissance est telle, majesté, que tu peux tout de même te montrer magnanime. Quelques fleurs à la mémoire d'un étranger prouveraient que ta force peut s'allier à une certaine tendresse, par moment.

Ce geste sera d'autant plus beau qu'il sera compris par nous seuls, si loin mais si proches !

Permets donc, ô sublime et redoutable empereur, que je t'adresse mes salutations les plus sincères et les plus respectueuses.

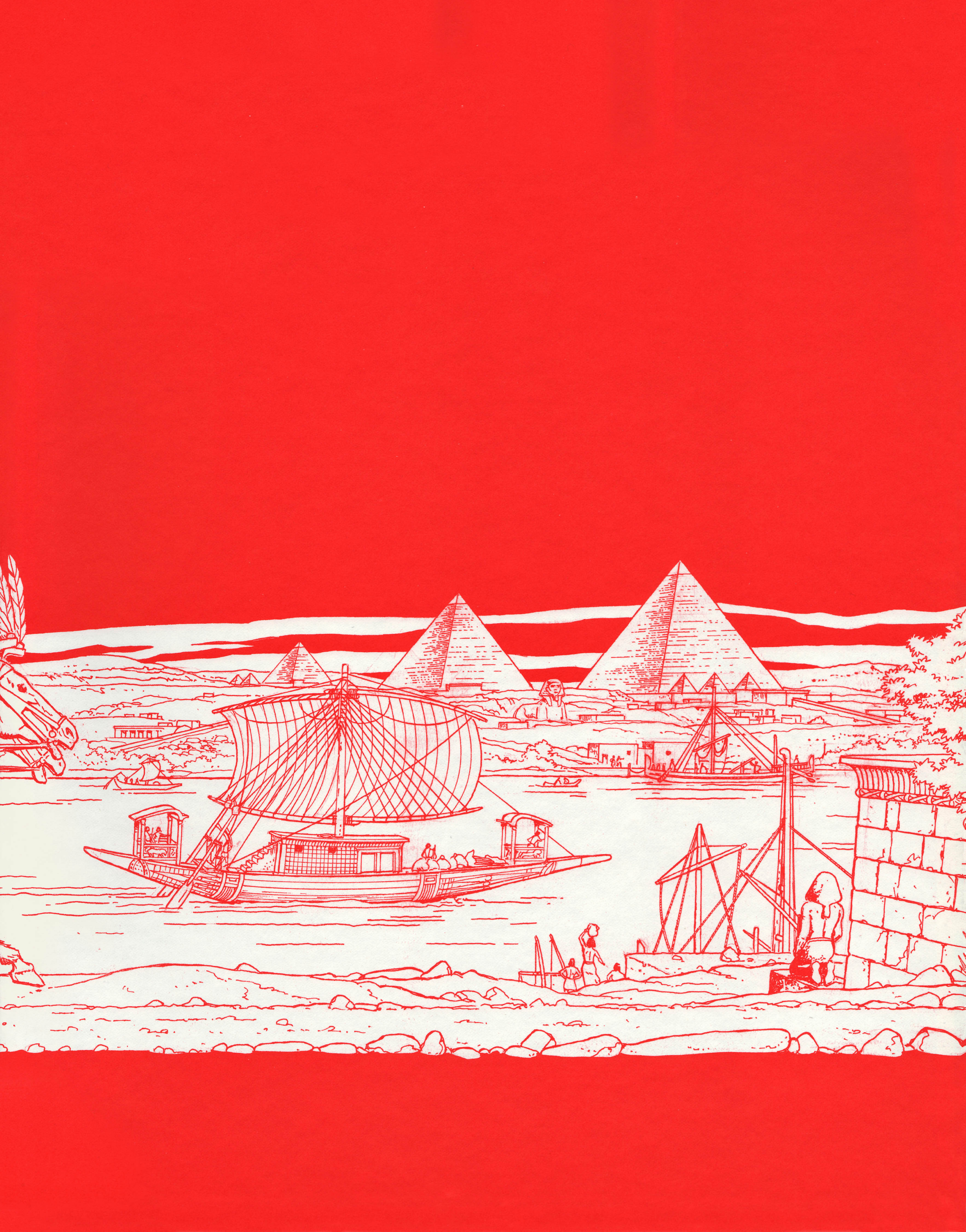
Alix.




J. MARTIN

Imprimé en Italie par Planning Printing - Verona. Dépôt légal : novembre 1987, D. 1987/0053/94.
Déposé au Ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).







ISBN 2-203-34902-6
1339
9 782203 349025